

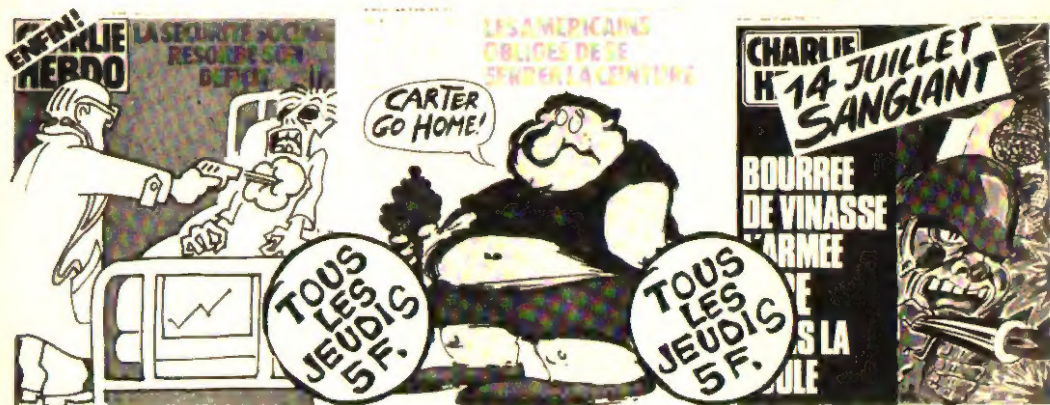
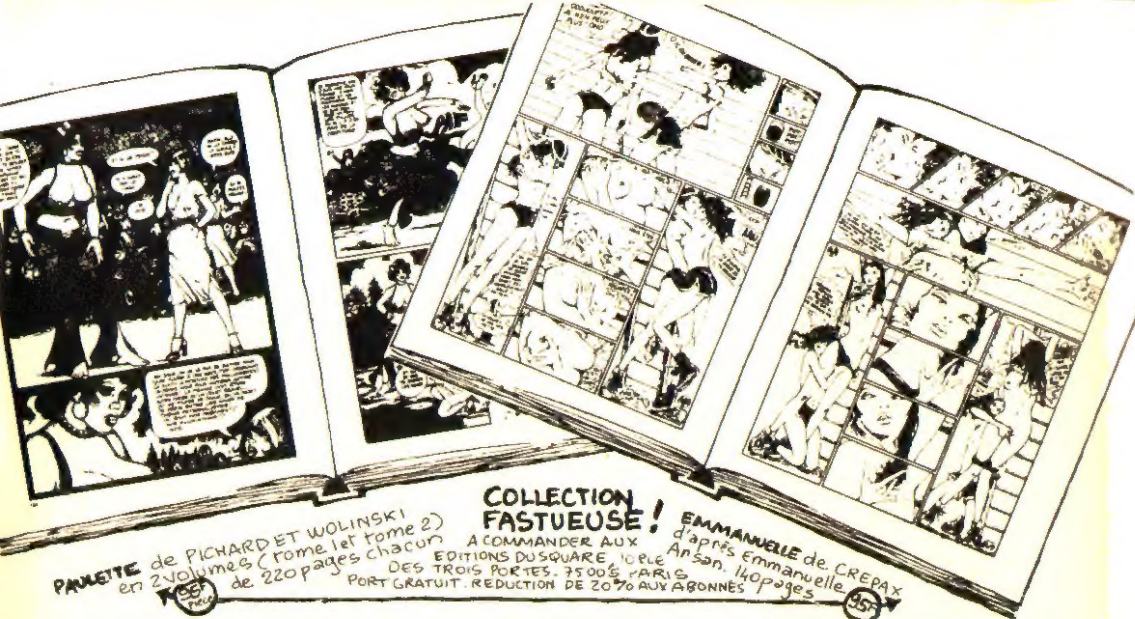
mensuel

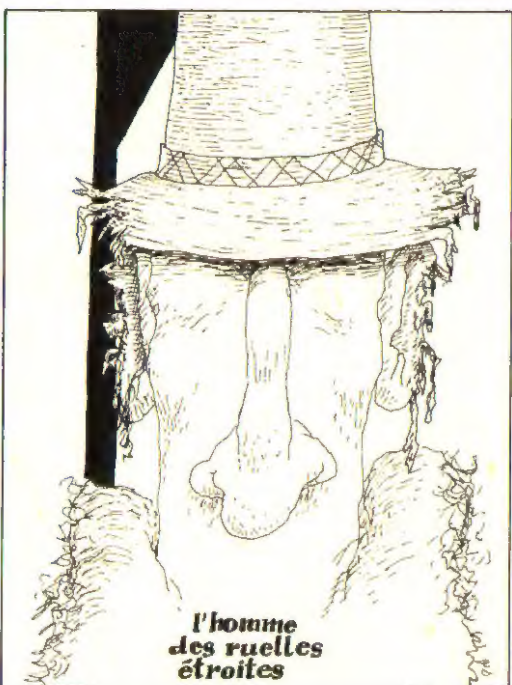
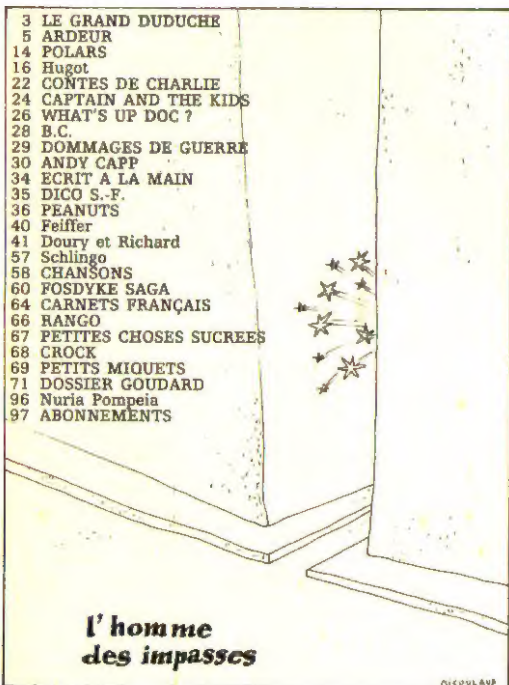
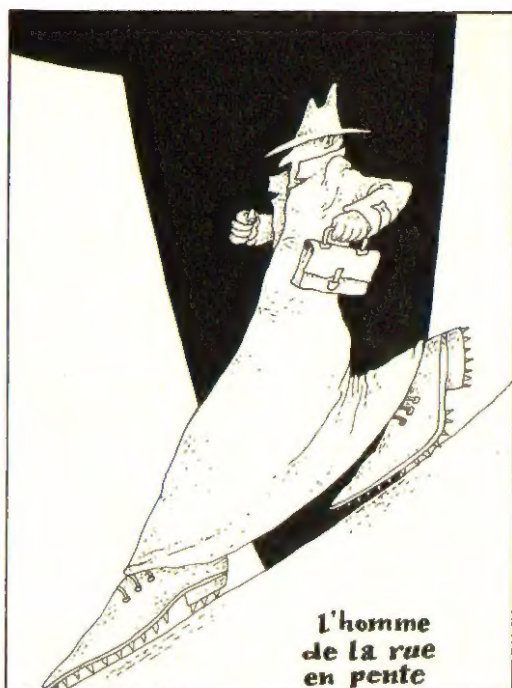
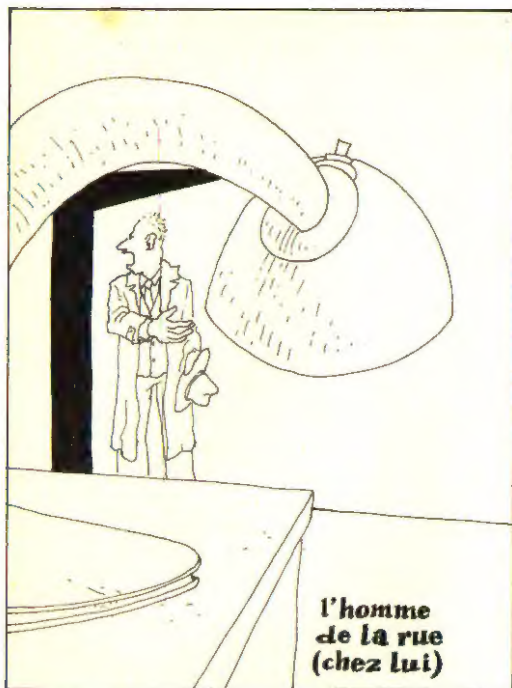
Jacques Den
Philippe M
de bandes dessinées

Octobre 79 N° 129 10F
Prix de vente 120 francs
Abonnement 1 an
Taux de 500 F

Charlie









Pages couleurs. Il n'y a rien à comprendre, c'est de l'art, c'est des mecs qui font des trucs vachement chouettes. Ils sont venus nous voir avec leur carton, on a admiré et on publie. Je ne sais pas leur nom, mais bientôt il sera sur toutes les lèvres, car il est bien connu que tous ceux qui ont publié dans « Charlie-Mensuel » deviennent célèbres et qu'on les voit même à la télé ! Gibrat-Berroyer. « B.D. », l'hebdomadaire de la bande dessinée, qui aurait été un grand journal s'il n'était pas mort, publia quelques chefs-d'œuvre qui ne passèrent pas inaperçus, dont le dossier Goudard. Lorsqu'un auteur et un dessinateur se complètent à ce point, on appelle ça une rencontre.

Berroyer est un exceptionnel dialoguiste. Il y a un style Berroyer comme il y a un style Gibrat. A quoi ça sert le style ? Ça sert à ce qu'on vous confonde pas avec les autres. A quoi ça sert de ne pas être confondu avec les autres ? Ça sert à être remarqué, distingué, reconnu,

suivi, sollicité, interviewé, publié, édité, et être vu à la télé.

Andrevon aime les chansons, pas moi. Il aime les barbus, pas moi, à part Lénine, Victor Hugo et Berroyer. Mais j'aime Andrevon. Il est intelligent et gentil, pas comme certains qui sont tout le contraire.

Philippe Cousin revient dans les contes de « Charlie ». Il parle de lui. Ce n'est pas un sujet comme un autre.

Assez bavardé. J'écris en juillet un éditorial qui paraîtra en octobre. Hier, j'étais à Moscou. Je viens de faire quinze mille kilomètres en dix jours ; j'ai rêvé devant le tombeau de Tamerlan à Samarkand ; devant le petit bureau de Lénine, au palais Smolny de Leningrad ; à Tachkent, on m'a offert une fleur de coton ; à Moscou un samovar.

Je sais à présent ce que sont l'immensité et la multitude. « Charlie-Mensuel » tirerait là-bas sans doute un peu moins que « le Crocodile » : six millions d'exemplaires.

A bientôt.

W.
P.S. La publicité est revenue dans nos pages. J'ai honte.

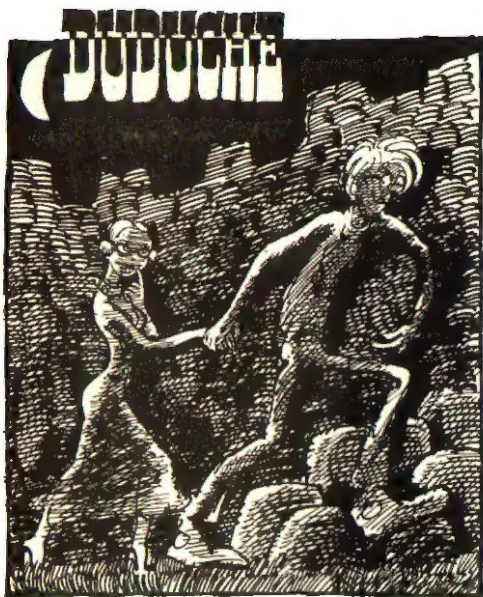
Directeur de la publication : Georges Bernier.
Age tutélaire : Cavanna.
Rédacteur en chef : Wolinski.
Bras droit : Blandine Jeanroy.
Correctrice : Michelle Colibert.
Espion : Willem.
Éditions du Square.
S.a.r.l. capital de 250 000 F.
Siège social : 10, rue des Trois-Portes.
75005 Paris - Téléphone : 329.74.50.
Abonnement 12 numéros : 96 F.
Étranger : 114 F.
Changement d'adresse : joindre 2.50 F en timbres.
Abonnements : 375.96.60
C.C.P. 15 458 77 C Paris.
Dépôt légal : 4^e trimestre 1979.
Imprimerie : I.G.E.
photocomposition : Presses Maubert.
Distribution : N.M.P.P.
Printed in Italy.
Commission paritaire n° 47 209.
Publicité : Régie Publiart
Sylviane Souccar, 27 rue Garnier
92200 Neuilly-sur-Seine. Tél.
747.11.65
Gestion budgétaire et financière
Thierry Souccar

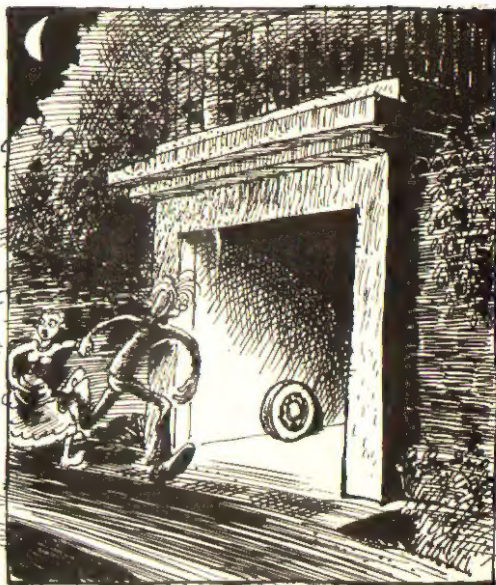


Les anciens numéros de CHARLIE-MENSUEL dont nous disposons sont les suivants
22 24 28 50 51 53 58 59 62 ainsi que tous les numéros de 64 à maintenant.

On peut passer commande au journal. Chaque numéro : 3 F.

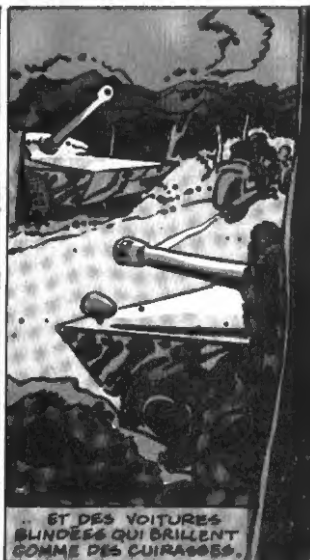
Règlement à l'ordre des Éditions du Square.





ARDEUR 7

RÉSUMÉ. - La guerre atomique a éclaté. Des régions entières sont dévastées. Ça et là, quelques fantomatiques survivants défendent âprement leurs maigres biens. Dans cette désolation, Ardeur, l'homme sans visage, et son compagnon Sabag cherchent le chemin de la vie.









L'ADJUDANT CHEF HELTI GRAF
REPREND UN LÉGER TREMBLEMENT
ET DÉCRACHE LE TÉLÉPHONE.



VRAIMENT, J'EN AI
MARRE DE CES GROUPES
D'ASSAUT! TU SAIS, SEPP,
CE QUI NOUS IRAIT BIEN...
UN CENTRE D'INSTRUCTION
... DES JEUNES RECRUES
ET NON PAS CES POM-
MES GUITES DU FRONT.

C'EST TOI, SEPP...
TU SAIS, CES MANŒUVRES
M'EMMERDENT.
TÂCHES MOYEN DE PASSER
MA PERM' À LA SIGNA-
TURE... AH! NON!
ME FAIRE METTRE
PAR CES GUEULES
BRULÉES.



AU FAIT,
TU PEUX ME
PASSER STREICHER...
... OUI, LUI-MÊME,
LA PATROUILLE
A RAMENÉ UN
TYPE.



LE VISAGE DE L'ADJUDANT
CHEF HELTI GRAF TRESSAILE
DE NOUVEAU; C'EST À PEINE
PERCEPTIBLE CHEZ CE VIEUX
SOLDARD IMPRESSIONNABLE.



ALLÔ,
MON COMMANDANT...
... ADJUDANT CHEF
GRAF À L'APPAREIL.



... OUI, UNE PARTIE
DE LA PATROUILLE
EST RENTRÉE...
UN HOMME POUR
VOUS, MON
COMMANDANT.



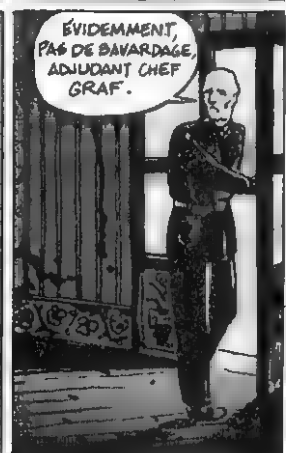
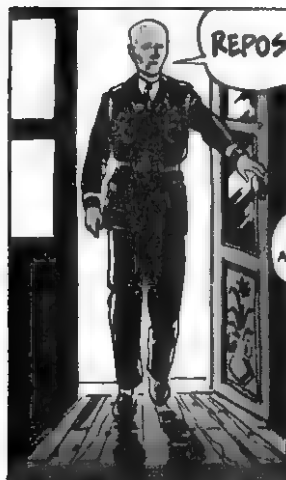
...
TRÈS BIEN,
MON
COMMANDANT.



GRAF S'AFFAIRE DANS LE
BUREAU, ENFILE SA VAREUSE...



PUIS RESTE PLANTÉ LÀ,
LE REGARD VÉGÉ SUR LA PORTÉ.





ADJUDANT CHEF
MON CON !
J'AIME PAS CES
CONFIDENCES. IL
VEUT ME MOUILLER.
J'EN AI RIEN À
FOUTRE DE LEURS
SALADES.



ALORS, HELTI !
STREICHER NE T'A
PAS TROP FICHU
LES FOIES !

SEPP.
TU TOMBES MAL.



QUOI !
JE TOMBE MAL !
C'EST PAS TOUS
LES JOURS QU'
ON A UN
MOUKI SOUS
LA MAIN.



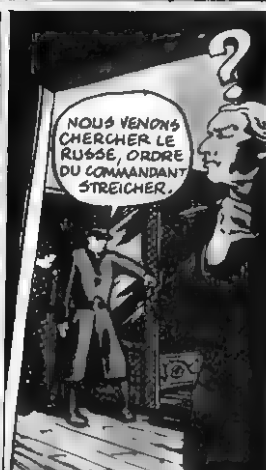
C'EST LE MOMENT
DE LUI CLOQUER
LES COUILLES À
LA CIGARETTE.

PAS
CE SOIR.



M'ENNERDE PAS,
HELT !. TU PASSES
À CÔTÉ, C'EST
TOUT.

NON !
TOUCHE PAS
À CE TYPE.



NOUS VENONS
CHERCHER LE
RUSSÉ, ORDRE
DU COMMANDANT
STREICHER.

?



DIS-DONC, TOI,
T'AS UNE GRANDE
QUEÛLE.
TON NOM ?



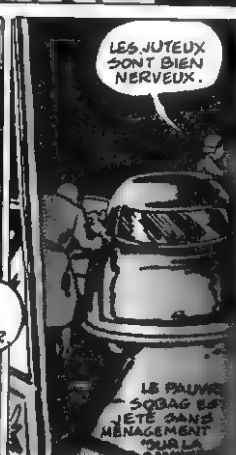
PATROUILLEUR
HEYDRICH REINHART

TU PERDS
RIEN POUR
ATTENDRE.



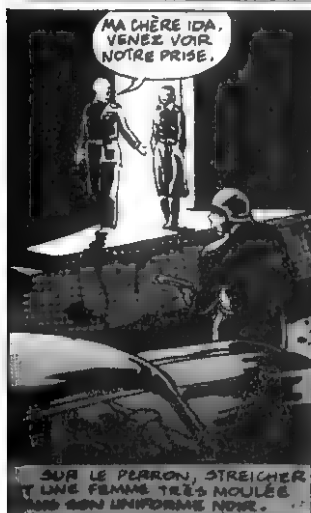
HEYDRICH
REINHART...
TU CONNAIS GA,
HELT ! ?

SEPP,
JE TE DIS
D'ÉCRABER.



LES JUTEUX
SONT BIEN
NERVEUX.

LE PAUVRE
SOAG ES
JETE DANS
MÉNAGEMENT
DANS LA







Ayant mentionné brièvement, l'autre mois, la *Traque* de Herbert Lieberman (Seuil), me voici forcé d'en rendre compte, ce dont je me passerais bien (et Lieberman aussi, dont tout le monde a aussitôt dit le plus grand bien). La *Traque* cause de la déchéance physique et intellectuelle (pour la déchéance morale, c'était déjà chose faite) d'un pseudo-Mengele, ex-médecin d'Auschwitz, réfugié au Paraguay, vivisecteur de petits Indiens et pourchassé par un terroriste israélo-irlandais paranoïaque. Chemin faisant, documentaire anti-touristique sur le beau pays du beau Stroessner. On s'ennuie.

On s'ennuie parce que Lieberman enfle studieusement les fausses perles cinématographiques (tombe contenant des os d'âne, chutes dans le vide, beuveries bavaroises, nazi fou jouant du violon dans la jungle, tortures sadiques, abandon final du méchant à son gâtisme sylvestre) sans produire de pensée autonome. Et l'on s'irrite car il a failli en produire une. Tout le livre est écrit de telle manière que nous pressentons le désintérêt dédaigneux de Lieberman pour la chasse aux vieux nazis gâteaux. Las ! il en a quand même fait le sujet de son roman et, n'osant aller au bout de sa pensée, à savoir qu'une telle *traque* est bornée, et inquiet au contraire, peut être, d'avoir été près de penser ça, voilà Lieberman qui accumule, à propos de son pseudo Mengele, les notations psychologiques monstrueuses. Comme si le Mal, et par exemple le nazisme, était un résultat du tempérament malicieux d'Adolf Hitler et de quelques autres. Boulechite ! comme ils disent en amerloque.

Le mal absolu n'existe pas. Le mal est, comme toute chose, déterminé par ses relations avec le reste (pas seulement, camarade B.B., avec les choux-fleurs), il est donc principalement historique et social. Si vous croyez que je me répète, vous n'avez encore rien lu. L'idéologie dominante veut bien admettre que le mal est historique et social, sauf quand ça la gêne. Dès que ça la gêne, elle nous refait le coup du mal absolu. Le nazisme la gêne beaucoup. L'histoire du nazisme, l'histoire des années 1925-1945 (âge d'or du polar), en Allemagne et ailleurs, elle voudrait nous faire croire que c'est une histoire de mal absolu. L'idéologie dominante ne veut pas qu'on se demande si, des

POLARS



fois par hasard, dictature totalitaire et démocratie représentative ne seraient pas deux œufs du même panier historique, deux mères du même merdier historique, alternant gaïement s'engendrant joyeusement l'une l'autre, pour prolonger la domination du capital. L'idéologie dominante veut entendre parler de fascisme et d'antifascisme, elle ne veut pas entendre parler de triomphe mondial de la contre-révolution entre 1920 et 1950, elle ne veut même pas entendre parler d'une façon cohérente du polar, cette petite forme sous-littéraire que le triomphe en question a produite. Avant de produire le polar, le

triomphe de la contre-révolution en Amérique a produit la réalité dont le polar parle. La principale organisation prolétarienne des Etats-Unis, l'IWW anarcho-syndicaliste, après avoir capitulé devant la Première Guerre mondiale se refusant, comme la social-démocratie européenne, à appliquer ses propres résolutions sur la grève générale en cas de guerre, est décapitée dans les années 1917-1919. La victoire des alliés fait du capital américain le maître du monde, et il achève de tailler en pièces ses ouvriers déboussolés et les diverses fractions anarchistes et communistes qui essaient de conserver l'initiative. (Sur cette

période, l'anglophone peut lire *We shall be all, a history of the IWW*, de Marshall Dubofsky, New York et Toronto, 1969 ; le francophone devra se contenter de quelques pages dans la *Gauche communiste en Allemagne*, d'Authier et Barrot, Payot, 1976.)

sur mon postérieur et ma bouteille se pressait sur ma hanche. J'y pensai pendant une minute, tout en admirant le coucher de soleil et en respirant la saine odeur sèche et ammoniacale, puis je sortis la bouteille de ma poche. Je bus un coup et la remis en place. Appuyé à la clôture, j'attendis que les couleurs du couchant explosent dans mon estomac. Ce qu'elles firent. Par ma foi, amis poteaux, est-ce qu'on ne s'y croirait pas ?

Plein de maïs, de drugstores, de politique, d'auroles de sueur sous les aisselles des complets blancs, de gangsters, de secrets enfouis dans le passé (c'est-à-dire dans l'Histoire), de chantages, de violence, les *Fous du roi* est à la fois cette chose monstrueuse - un greffon littéraire au flanc du roman noir - et un polar à part entière, long, chaste, juteux. Un roman de la contre-révolution. Nous y revoyons. C'est qu'il n'y a pas de meilleure définition du polar classique, peut-être.

Penn Warren, écrivain sudiste remarquablement évoqué dans la très intéressante préface de Michel Mohrt, est dominé par la période dans laquelle il écrit et dont il écrit. Il saisit la carrière de Huey Long (Willie Stark dans le livre) comme phénomène qui fait avancer les choses, il saisit le progressisme de la contre-révolution de l'époque (aux U.S.A.), la contre-révolution comme phénomène progressiste et non pas réactionnaire, comme phénomène moderne, s'opposant au conservatisme des possédants traditionnels. Il échoue cependant à saisir la contre-révolution comme contre-révolution, parce qu'il ne saisit pas la révolution, ni son écrasement. J'aime pourtant que, *through a glass darkly*, il fasse remonter « le péché » de ce monde à la question de l'émancipation des esclaves noirs, c'est-à-dire à l'instauration parachevée du salariat aux Etats-Unis.

Dégraissé par avance des interrogations moralisantes que Penn Warren branchera sur lui, le polar classique, sèchement, est l'histoire de la vie sous la contre-révolution, il fait voir sans commentaire comment les volontés des hommes et leurs vies s'entrechoquent, il fait voir comment ni le mal ni le bien ne se définissent en soi, mais seulement dans la jungle de l'Histoire et de la société. Le polar est histoire de la criminalité et du gangstérisme, c'est-à-dire his-

toire de la violence obligée des pauvres après la victoire du capital. Vous croyez que j'exagère ? Lisez donc *Dynamite, the story of class violence in America*, de Louis Adamic (Viking press, 1936 - il faudrait vraiment que quelqu'un traduise ce texte passionnant). On y voit lumineusement comment le syndicalisme américain s'est transformé en syndicalisme criminel quand la possibilité de la révolution a disparu et quand, par conséquent, la question n'a plus été que celle des fameuses « parts du gâteau ». On y voit comment des militants ouvriers radicaux ont pu devenir racketteurs et bootleggers, puisqu'il n'y avait plus d'autre moyen de jour. (Voir aussi *Le Racket, une phase de la lutte de classe dans International Council Correspondence*, août 1937 - une traduction de ce texte m'a été aimablement communiquée par l'intéressante revue *La Guerre sociale*, 2, rue Wurtz, Paris XIII^e, qui le publiera peut-être un de ces quatre.)

Le meilleur romancier du gangstérisme, parmi beaucoup d'autres, est sûrement William Richard Burnett. Outre le fameux *Petit César* (Carré noir), à qui Edward G. Robinson donnait des allures mussoliniennes dans le film de LeRoy (il faut bien que la démocratie hollywoodienne projette le mal à l'extérieur et soit antifasciste, elle aussi), voyez *Rien dans les manches* et *Donnant donnant* (SN 131 et 169). Chemin faisant, vous observerez que le commentaire que je fais ici n'est pas, comme on pourrait croire, une interprétation politique descendue soudain des nuages. Car c'est aussi de style et d'écriture que je vous parle. Ce moment où, de nouveau, les intentions des hommes comptent pour rien, où leurs actes seuls peuvent être décrits par l'écriture behavioriste triomphante, c'est bien cette restauration de l'ordre sous laquelle il résulte des actions des hommes autre chose que ce qu'ils projettent et accomplissent, autre chose que ce qu'ils savent et veulent immédiatement. Ils réalisent leurs intérêts, mais il se produit avec cela quelque chose d'autre qui y est caché à l'intérieur, dont leur conscience ne se rendait pas compte et qui n'entrait pas dans leurs vues. Le behaviorisme comme style est le mode d'expression d'une conscience échaudée qui craint désormais la ruse de la raison. Et la forme du polar est bien la forme de son contenu.

Shuto Headline

LA SANGLANTE AFFAIRE DES MORTS VIVANTS!

2^e
ÉPOQUE

MANDIBULES

RESUME : DEUX HOMMES PRÉTENDENT ÊTRE
MENACÉS DE MORT PAR LEURS AIEUX RESPEC-
TIFS TUEES PENDANT LA GUERRE DE 14.
L'UN D'EUX EST ASSASSINÉ D'UN COUP DE
BAIONNETTE. LES EMPREINTES RELEVÉES ON
RESPONDENT À CELLES DE L'AIEUX CONSERVÉS
AU BUREAU DES MORTS DE LA GUERRE OÙ SE
RENDENT BEAUCOSTAR, PECTEUR ET MISSAIRE.
ILS RENCONTRENT LA VEUVE QUI ACCÈPTE
LA COMPAGNIE DU DETECTIVE BEAUCOSTAR.
CELA CACHE-T-IL QUELQUE CHOSE ?

SI VOUS CONTINUEZ À ME TOUCHER, JE
NE SERAI PLUS QU'UN JOUET ENTRE VOS MAINS.

ALLONS JOUER DANS
LA CHAMBRE.

POURQUOI ME SOUS-JE DÉSHABILLÉE
SEIGNEUR, POURQUOI ?

VOTRE
EXPERIENCE
VOUS A
RAPPELÉ
QUE
L'HOMME
EST
FÉBRILE
AU
DÉSHABILLAGE

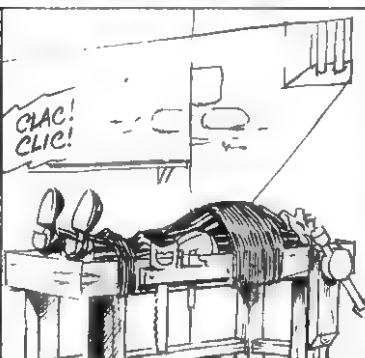
C'EST SUSPECT, CA.
LA PASSION DEVRAIT
AVEUGLER SON DESIR
DE CONSERVER SES
EFFETS INTACTS...

BON PLAISIR, BEAUCOSTAR !

QU'EST-CE QUE TE DONNE !



SAPRISTI ! QUE
M'ARRIVE-T-IL ?

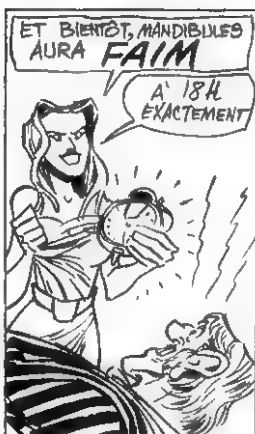


ALORS, BEAUCOSTAR, TU BANDES
TOUJOURS ?

SI JE VEUX.

PAULINE GLUMEAU, TU N'ES QU'UNE
HORRIBLE BONNE FEMME !

ET TOI UN GOUTAT QUI
N'AURAIT PAS HÉSITÉ
À SAUTER UNE PAUVRE
VEUVE DU MATIN !









MES GARS ONT TROUVÉ UN NOMBRE CONSIDÉRABLE D'EMPREINTES REMPLACÉES. LES DESCENDANTS SONT TOUS MENACÉS. ON LES RECHERCHE ACTIVEMENT.

ÇA, C'EST POUR LE NOUVEAU. VOYONS L'EXTRAORDINAIRE



ON A ANALYSÉ LES 50 PREMIÈRES FAUSSES EMPREINTES! ELLES SONT TOUTES DIFFÉRENTES ET APPARTIENNENT MANIFESTEMENT À LA MÊME PERSONNE!

C'EST PAS EXTRAORDINAIRE. VOUS FEREZ MIEUX DE NE PAS PERDRE MA BAGNOLE DE VUE.



MAIS LES 50 EMPREINTES SONT DIFFÉRENTES! LE PRÉ-EMPREINTES EST IMMANQUABLEMENT DOTÉ D'AU MOINS CINQ MAINS!

TANT QUE JE L'AURAI PAS VU... ELLE S'ARRÊTE!



QUI EST-CE, AU FAIT?

LA FEMME DU DERNIER ENBROCHÉ. JE SUIS SÛR QUE LES FEMMES SONT DANS LE COUP.

LE NOM DE CETTE AGENCE, ÇA ME RAPPELLE...

MAIS OUI!



CE N'EST PAS POSSIBLE! JE NE VAIS PAS FINIR COMME ÇA. INSURGITE APRÈS AVOIR ÉTÉ INTRODUIT!

CE N'EST PAS POSSIBLE! JE NE VAIS PAS FINIR COMME ÇA. INSURGITE APRÈS AVOIR ÉTÉ INTRODUIT!

CE N'EST PAS POSSIBLE! JE NE VAIS PAS FINIR COMME ÇA. INSURGITE APRÈS AVOIR ÉTÉ INTRODUIT!



L'AGENCE EST CERNÉE! SORTEZ LES MAINS EN L'AIR!

PECTEUR! SAUVÉ!



VITE! FUYONS PAR LES ÉCOUTS, NOTRE DOMAINE!



LES EGOUTS?
C'EST LE MONSTRE
DES EGOUTS!



LE BARAGE DES AMINCHTONS DE LA
POULRAVE, LE LENDEMAIN. (4)

C'EST UNE
BANALE
HISTOIRE DE
THALÉDOMIDE
ET DE FEMMES
DÉROULIÈRES.

T'AURAIS DU
M'EN DOUTER.



RAPPELEZ-VOUS, IL Y A
DIX ANS, CETTE MÈRE QUI
MET AU MONDE UN ENFANT
À 14 BRAS!
OUAIS,
MORT-NE. LES CHIRUR-

LIENS LE JETERENT A
L'ÉGOUT.

/ MORT-NÉ,
MES PIEDS



IL GRANDIT DANS LES ÉCOLES
À L'INSU DE TOUT LE MONDE
SAUF DE PAULINE, SA MÈRE
QUI LE RECONNUIT TOUT DE
SUITE LORSQU'ON PARLA DU
MONSTRE DES ÉCOLES (*)

PAULINE ÉTAIT MALHEUREUSE
AVEC SON MARI. ELLE VOUT
AIDER TOUTES CELLES DANS
SON CAS.



ELLE FIT PARAÎTRE UNE
ANNONCE— QUE J'AI LUES
J'AIME BIEN LIRE — « SI
VOTRE MARI VOUS ENNUIE—
DE L'AGENCE MORT-AUX-
CONS PERA DE VOUS UNE
MARICIDE INSOUÇONNABLE »

J'AI
COMPRIS.



ELLE S'EST DIT : TOUT LE MONDE A UN DESCENDANT MORT À LA GUERRE. AVEC MON FILS, J'AI 140 EMPREINTES SOUS LA MAIN QUI NE RISQUENT PAS DE ME TRAHIR. JE MIXE CES DELX DONNEES ET JE SAUVE DES FEMMES BÂTILLES.

OUI, SAUF QUE
CE SONT LES CLIENTES
QUI EFFECTUAIENT
LE TRAVAIL.



PAULINE A TOUT DE MÊME
EXPÉRIMENTÉ ELLE-MÊME
MISE EN SCÈNE POUR POUSSER
SON MARI À RACONTER
L'HISTOIRE DE L'AYELL PUIS
ASSASSINAT AVEC UNE BAKON
NETTE TOUCHÉE PAR UN DOIGT
DE SON FILS. MADAME HUR-
LEVEAU A PRIS LA SUITE. ELLE
VENAIT PAYER SES HONORAI-
RES LORSQUE NOUS L'AVON-
PRISE EN FILATURE.



HEUREUSEMENT QUE NOUS SOMES INTERVENUS, CAR LE CARNET DE COMMANDES DE PAULINE DÉPASSAIT LARGEMENT SES 140 POSSIBILITÉS.

IL Y
AURAIT DONC TANT DE
FEMMES MALHEUREUSES?
QUELLE SURPRISE...



ÉPILOGUE

IL Y EN A DE
LA MISÈRE
CACHÉE, DANS
LE MONDE.



ALLÔ? C'EST VOUS, M. LE COMMISSAIRE?
... VOUS ME RÉINTÉGREZ?... ET
VOTRE ÉPOUSE
AUSSI?



CE QU' M'A FAIT CHANGER D'AVIS? SEULS
LES HOMMES MÉCHANTS AVEC LES
FEMMES ÉTAIENT MENACÉS. JE NE COURS
PLUS AUCUN RISQUE



(4) A Cinq heures et demie. voir les journaux du 4 juin au 25 septembre

Hugot

FIN

LES CONTES DE CHARLIE

Philippe Cousin, on l'a déjà rencontré dans les pages de « Charlie » il n'y a pas loin d'un an, avec trois petits bijoux (que beaucoup ont trouvés abominablement phallogratiques) intitulés Trois Femmes. Il revient aujourd'hui avec une nouvelle sensiblement plus longue, où s'exer-

cent à nouveau son sens du bizarre, son humour acerbe, et sa poésie sobre et insolite. Cousin n'est pas seulement écrivain, il est aussi dessinateur. On a vu (ou on verra) le résultat de ses talents de pinceau en couverture de « Fiction ». Il a tenu à illustrer lui-même

ce conte. Nous avons aimablement souscrit à ce désir. Le résultat n'est pas mal non plus. La prochaine fois, tu nous chanteras bien quelque chose, Cousin ?

Andrevon

LES CHEMINS DE FER DE LA VIE

C'était en l'an il-y-a-bien-longtemps. Une année où j'étais encore jeune, un côté pourtant déjà bien tourné vers la vieillesse. A trente ans, j'étais sur le tranchant de la vie, regardant le vide qui s'ouvrait sous moi. J'aspirais à ce mince indice qui donnerait un sens à ce gouffre. Les trains roulaient encore.

Je voulais voir mes parents, qui vivaient loin, dans une ville que je n'aimais pas. J'avais pris l'omnibus un matin de décembre. Un train mal chauffé, désert, roulant entre des talus interminables où fumaient des feux de tourbe. J'avais fini par m'endormir.

Quand je me suis réveillé, le train roulait toujours. Depuis combien de temps ? Je n'ai jamais de montre, et mon compartiment était désert. Sur les talus qui défilaient lentement, les mêmes feux de tourbe fumaient toujours. Du rideau de fumées, sur la droite, sortit alors une autre voie ferrée. La double lance luisante d'acier bleui de froid rejoignit celle sur laquelle roulait mon train. Un autre train surgit alors, et je me raidis.

La locomotive me dépassa - je m'en souviens,

c'était une locomotive à vapeur, avec des roues comme des soleils, empanachée de tonnerre, et de fumée - et deux, trois wagons passèrent lentement. La vitesse du nouveau venu se stabilisa. Une fenêtre s'ouvrait sur la mienne, dans un wagon semblable au mien. Si exactement accolée que l'on aurait pu croire à deux images superposées. Dans ce train, dans ce compartiment, il y avait un unique passager, un gamin bouclé, pâlot, le nez écrasé contre la vitre, et qui me regardait.

On s'est dévisagés longtemps, lui et moi. Il me disait quelque chose. C'était le décalque flou d'un visage que je connaissais. Mais comme j'allais lui mettre un nom, son train s'est désemboîté du mien. Les fumées âcres du talus l'ont effacé, d'un coup.

Je suis resté là, mal à l'aise, presque furieux, regardant défiler le talus, les feux, l'hiver. C'est

alors que la voie ferrée est revenue. Et sur la voie ferrée, un autre train. La machine était une grosse locomotive électrique, bleue, avec des caténaires à demi déployés, couverts de givre. Elle a longé mon train. Un wagon est venu s'accrocher au mien. Une fenêtre. Dans le compartiment voisin, il n'y avait qu'un unique passager, assis sur la banquette verte, l'air effaré. C'était moi.

Je me suis regardé avec une avidité effroyable. Celui que je regardais me dévorait des yeux sans bouger, la bouche béante de stupéfaction. Tout cela n'a duré qu'un instant. Le train surgit du néant, ce train qui me portait, n'est resté qu'une minute à rouler sur la voie parallèle. D'un puissant coup de reins, il s'est détaché du mien. Ses rails ont divergé brutalement. Il s'est éloigné ra-

pidement, s'enfonçant dans la plaine où fumaient des feux de tourbe. Puis il a disparu.

J'avais eu le temps de voir ce que j'étais l'année dernière. J'avais reconnu la moustache que je portais, mes vieilles lunettes, un pull-over que j'avais perdu depuis. C'était moi, avec des cheveux plus longs, une barbe plus noire, et un an de moins. Mais alors, l'enfant ?...

Un peu plus tard, un autre train surgit de la fumée. Il roulait sur un rail unique, en béton. Il avait une carapace bleu nuit, cernée d'une large bande rouge. Dessus, on lisait « lignes Europe-Oural ». Il allait si vite qu'il dut allumer ses rétro-fusées pour se mettre à ma hauteur. Les vitres de mon compartiment tremblèrent violemment. Puis le fuselage pointu sembla s'immobiliser, tanguant doucement sur son matelas d'air. Je me vis dans le premier wagon, assis tout seul sur un siège en mousse à nids d'abeille.

J'avais des cheveux poivre-et-sel, une veste en toile bleue, des verres en demi-lune. En face de moi - je veux dire : de l'autre - il y avait une jeune femme brune, aux cheveux bouclés, vêtue d'une combinaison de satin rouge. Elle a levé la main et m'a - lui a - caressé la joue. Certainement, c'était ma femme. Elle portait une alliance.

Le train suivant, je nous ai revus. La jeune femme tenait dans ses bras un enfant de quatre ans. J'étais en face d'eux, dans un siège fait de sangles, et je les regardais pensivement. J'ai tourné la tête et je me suis adressé un petit signe amical, auquel j'ai répondu, le cœur serré.

Ce train-là parti, j'ai guetté les suivants, dévoré d'impatience. J'avais compris le principe : ils surgissaient du temps, comme autant de réponses à mes questions. Et j'étais dans un train qui ressemblait à la vie : un omnibus qui ne s'arrêtait jamais.

Quelle heure était-il ? Et quel jour, quelle année ? Le train suivant tardait à venir. La gorge sèche, le cœur battant à tout rompre, je scrutais l'obscurité montante. Les lumières se sont allumées dans le wagon. Surgissant tout droit d'une forêt de sapins, un petit véhicule est arrivé à ras de terre.

Il glissait sur un rail lumineux relayé par des plots alignés dans la neige, à perte de vue. Dans la bulle de plexiglas brillamment éclairée, il y avait moi, bien sûr. J'étais dans le fauteuil du passager, les mains sur les genoux, et c'était un jeune homme qui conduisait, avec une sorte de désinvolture joyeuse. Mon fils.

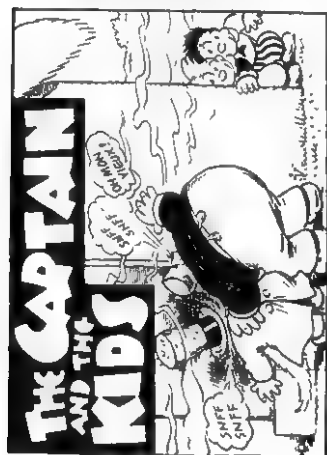
Il vint se placer à ma hauteur, et la bulle s'éleva en silence pour mettre les deux personnages à mon niveau. Ils me sourient.

J'ai à peine regardé mon fils. Je n'ai eu d'yeux que pour moi, tel que j'allais être dans quarante ou cinquante ans. J'ai vu que j'allais bientôt mourir. Ça se lisait dans la paix de mon regard, l'immobilité de mes mains. J'ai pensé à mon grand-père Caron, à mes parents. Inexplicablement, j'ai été heureux.

La bulle a tangué deux ou trois fois, comme font les avions pour saluer. Puis elle a accéléré et s'est évanouie dans la nuit comme un météore. Avec elle ont disparu les chemins de fer, s'est éloignée la vie de Philippe Cousin, homme de plume qui n'aura pas pesé plus que son instrument de travail. Il n'est resté que la plaine glaciale, jalonnée de feux de tourbe. La chanson des essieux a changé, et le train est entré en gare.

Philippe Cousin







WHAT'S UP DOC?

PAR LE SCEPTRE D'OTTOKAR

Nous sommes à Annecy, pendant le festival. Il est 7 heures du matin. Le matériel prêt, Rivoire quitte silencieusement la chambre 24 du nouvel hôtel Klouw, et rejoint à la réception son confrère Igual de la revue « Fantasmagorie. » « Tu as le matériel ? » demande celui-ci. « Je l'ai », répond gravement Rivoire. « Régions nos montres », rétorque Igual.

Sous une pluie fine et glaciale, les deux jeunes reporters, le col relevé, se glissent dans les rues de la cité. La montagne est noyée dans la brume. « Saperlipopette » remarque Rivoire, le niveau des canaux est au plus haut ! Bientôt, ils atteignent le lieu du rendez-vous : les vieilles prisons. Les deux compères franchissent le pont au-dessus du canal Wladir, en face de la gendarmaskafä que surplombe le château Kropow, où réside Sa Majesté le roi Ottokar 1^{er}. « Sapristi, personne au rendez-vous ! » Rivoire et Igual, anxieux, attendent devant le lourd portail de bois aux serrures de fer massives... Rivoire, pour se rassurer, relit l'autorisation du Zylдав Zentral Revolutionar Komitatzat... Soudain, des pas... « C'est Czarlitz, de la garde d'acier ! » s'écrie Igual. Nous allons enfin pouvoir accéder à la salle du trésor. » Czarlitz, à l'aide d'une clef d'au moins trente centimètres, ouvre le portail colossal. Un grincement sinistre se perd dans les couloirs des vieilles prisons. L'homme de la garde, précédant les jeunes photographes, s'engage dans l'escalier de pierre de taille. Rivoire ne peut s'empêcher de frissonner devant les cachots humides... Cliquetis de clefs. Czarlitz ouvre les loquets de la dernière des portes : la salle du trésor...

Emus, Rivoire et Igual pénètrent dans l'immense pièce silencieuse. Seuls les craquements du parquet ciré résonnent sous leurs pas. Alors, devant les jeunes photographes ébahis, appa-



raissent dans des vitrines suspendues, nimbées dans une lumière dorée, comme autant de trésors qui ne semblent être là que pour eux : l'objet de leur visite : les marionnettes du cinéaste tchèque : Jiri Trnka !!!

UNE EXPRESSION INDEFINIE...

Face à une marionnette de Jiri Trnka (prononcer Irji Trinka, voir « Charlie » n° 97), la première chose qui frappe est la beauté, la perfection, la méticulosité avec lesquelles sont confectionnés les costumes. La capote de gros drap du soldat Chveik, les armures et cottes de mailles des guerriers des vieilles légendes tchèques, les bottes doublées de fourrure du motard de « Un verre de trop », film de Brétislav Pojar, longtemps animateur de Trnka, ces habits de scènes miniatures émerveillent, et la patine du temps, l'usure de certains les rendent encore plus présents.

Puis vient l'expression des visages que décrit parfaitement Pojar : « Trnka a toujours donné aux yeux des marionnettes une expression indéfinie. En tournant un peu la tête ou en changeant de lumière, cette indétermination commence à prendre une expression souriante, malheureuse ou songeuse. On a alors l'impression que la marionnette en dissimule bien davantage que n'en révèle sa façade »...

Enfin vient l'envie de saisir ces personnages, les toucher, les palper, les manipuler, bref les animer. Car malgré leur perfection miniature, leurs détails et accessoires, on se rend compte qu'ils sont avant tout destinés à être bougés, image par image, pour recréer leur mouvement. Parfois, les membres et les corps sont recouverts d'un latex spongieux, imitant la chair humaine, et se pliant aux volontés de l'animateur...

UNE ŒUVRE SATIRIQUE

L'hommage rendu à Trnka lors du récent festival d'Annecy, pour le 10^e anniversaire de sa mort, a permis de découvrir ou de redécouvrir la partie satirique de son œuvre, moins connue peut-être que ses films inspirés de légendes, mais combien plus intéressante.

Le troisième épisode du brave soldat Chveik, réputé comme le plus réussi (les pérégrinations de Chveik dans la région de Budejovice), voit Chveik, soupçonné d'espionnage, victime du brigadier Flanderka, abruti de première, et escorté par un surveillant saoul comme un Polonais,

dans des paysages enneigés féériques. Les démarches titubantes, chutes et autres glissades du bidasse ivre mort, ont certainement donné l'occasion à l'animateur Stanislas Latal de se défouler un maximum...

« L'Archange Gabriel et dame l'Oie » est réalisé d'après le « Décaméron » de Boccace. On y voit un prêcheur faire briller les yeux et soulever les poitrines des dames de la cour de Venise, en leur parlant de l'archange Gabriel. La nuit venue, celui-ci, vieux vicieux à la trogne horrible, emmitoufflé dans une invraisemblable bure de grosse toile, se déguise en ange et se rend chez la plus belle des demoiselles. Compte tenu du contexte de l'époque, du pays de production, et de l'habituel public auquel se destinent les films de marionnettes, ce court métrage est terriblement érotique. En tout cas, ce film pétille d'intelligence et d'invention, et le spectateur jubile du début à la fin.

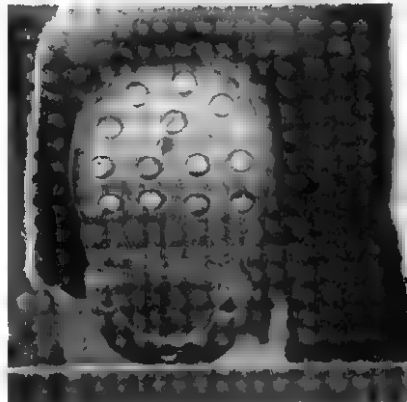
« La Passion » (dans un style simplifié) et « la Grand-mère cybernétique » (de la S-F tchèque des années 60...) sont assez vilains plastiquement mais plus branchés sur leur époque. « La Passion », à l'humour féroce, décrit en raccourci la vie d'un homme passionné de vitesse, et « la Grand-mère » parle de la mécanisation des individus. Dans ce film, un robot lance des slogans du genre « âme saine dans un corps sain », « exerçons notre corps dans la salle de gymnastique », « santé de fer grâce au sport », ou « le temps c'est de l'argent »...

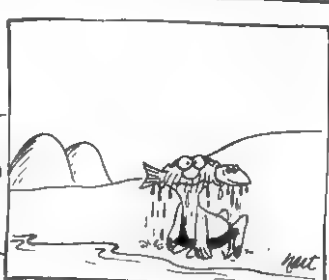
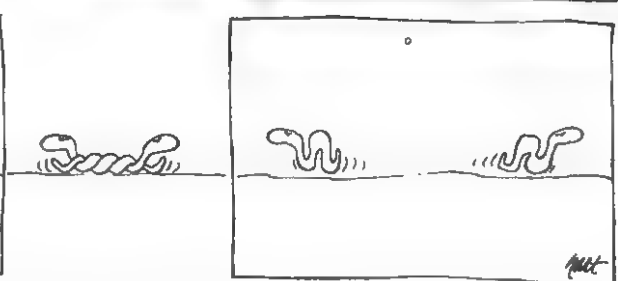
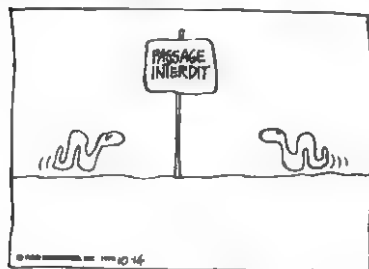
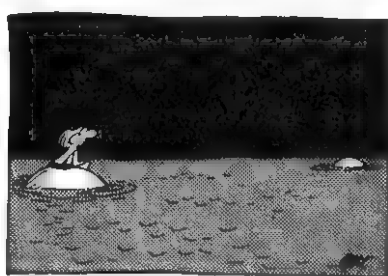
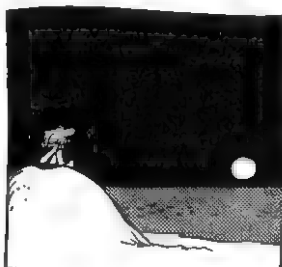
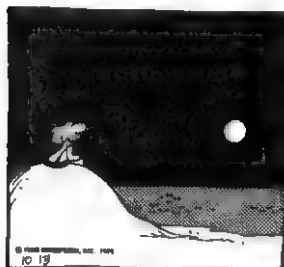
Trnka est loin des légendes tchèques ou des contes d'Andersen. Son prochain et dernier film sera « la Main », parabole sur le pouvoir. La main forçant l'artiste à modeler son portrait et finissant par l'assassiner. Après ce film (et l'entrée des chars russes à Prague), la cote de Trnka est brusquement tombée au box-office de la marionnette tchèque...

Pour finir, signalons un merveilleux dessin animé (eh oui ! le vieux Gepetto moustachu n'a pas fait que des pantins articulés *) : « l'Homme à ressorts et les SS », en noir et blanc très contrasté, où un légendaire ramoneur saute de toit en toit grâce à des vieux ressorts de fauteuils, narguant les SS et provoquant des régiments entiers de soldats. Ce film date de 1946...

Rivoire et Carret

* Image piquée au monde...



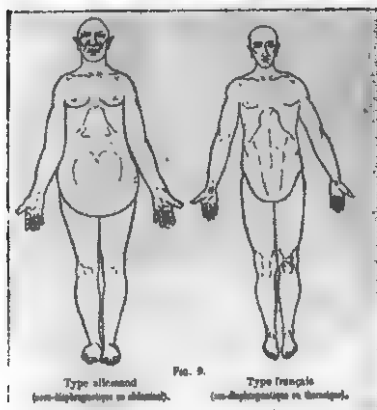




psycho-coprologue se disait capable de dépiétre les espions allemands, et les Allemands déguisés en Alsaciens (5).

Ce constat de stratégie olfactive est, encore, et de nos jours, toujours vérifiable. On l'enregistre dès le passage de la frontière allemande où les premières bouffées malodorantes assaillent le voyageur. Mais il n'est pas rare que les riverains français du Rhin en soient aussi incommodés. Surtout, lorsque, comme disent les Strasbourgeois « le vent est mal placé », entendez par là : lorsqu'il souffle de l'est. Quoi qu'il en soit, cette fâcheuse disposition de nos voisins explique la multiplicité (6), outre-Rhin, des sanitaires, saunas et autres installations hydrothérapiques dont l'Allemand est avide, non par fantaisie de propreté, mais par impérieuse nécessité. Sans tous ces water-closets, baignoires, bidets, lavabos, éviers et cuvettes, leurs vies seraient impossibles. A cela, nous ajouterons que, si toute cette plomberie n'était pas quotidiennement en-

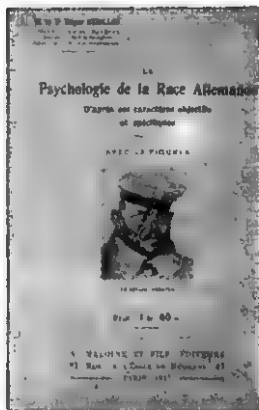
DOMMAGES DE GUERRE



En France, et peu avant la Grande Guerre, les théories raciales à caractère scientifique connaissaient une manière d'apogée avec l'anthropologie criminelle. Celle-ci, nous apprend Théodore Zeldin (1), chérissait l'idée que les criminels étaient d'une race distincte, reconnaissable par leur longue mâchoire, leur nez plat, leurs cheveux rares (2) et autres anomalies censées révéler un retour à la barbarie. Il fut bien observé, poursuit Zeldin, que la forme du crâne du célèbre assassin Va-

cher était identique à celui de Gambetta, mais cela ne suffit pas à discréditer la théorie.

C'est dans ce climat d'intéressante recherche qu'en 1915, le docteur Edgar Bérillon, un des plus éminents psychiatres français de son temps, devait opportunément « découvrir » que les Allemands avaient des intestins de 2,70 m plus longs que tous les autres humains... Ils étaient donc prédisposés à la polychésie (3) et à la bromidose (4), critères par lesquels le savant



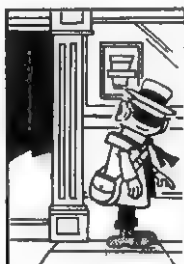
tretenue avec un soin jaloux, elles le seraient tout autant que s'ils en étaient privés : tant ces deux maux, typiquement germaniques, sont excessifs (7). Certes, me diront certains, des chercheurs germaniques travaillent actuellement à la stratification des matières fécales et tentent la transformation de l'étron humain en coprolithe. Pour intéressante que soit cette démarche, il conviendrait cependant de dire que de la recherche à l'industrialisation du procédé, nous sommes loin et que de toute manière resterait le préoccupant problème de la bromidose où les protologues ne sont nulle part.

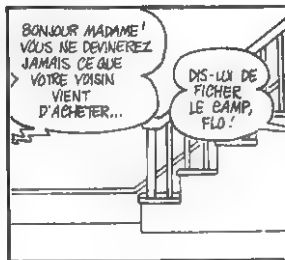
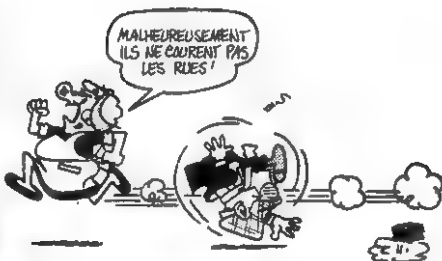
Cela dit, l'immense avantage que comportent, pour les Français, la possession d'un intestin normal, et la jouissance d'une odeur naturelle de peau subtile, autorise-t-il ces derniers à laisser tomber en ruine le patrimoine français, et cela quand bien même promouvraient-ils de nouvelles structures sanitaires ? L'exemple regrettable de la salle de douches de Vézaponin (8) ne plaide pas en faveur de cette désastreuse optique ! Voilà une salle de douches réédifiée sous la mitraille, en plein mois d'août 1917, par les dragons du 27^e régiment. Voilà un des premiers,

(suite page 35)

ANDY CAPP Smythe









écrit à MA CONFESSION la main

CECI EST UNE CONFESSION. CERTES, ELLE SE PRÉSENTE SOUS LA FORME D'UNE NOUVELE DANSE UNE REVUE, MAIS IL NE FAUT PAS S'Y TROMPER, C'EST UNE CONFESSION.

SI J'AI CHOISI DE LE FAIRE SOUS CETTE FORME, CE N'EST PAS PAR GOÛT POUR L'EXHIBITIONNISTE, BIEN QUE JE SOIS PAR AILLEURS UN DANGEREUX EXHIBITIONNISTE, MAIS J'EN PARLERAI DANS MA CONFESSION.

SI JE JUS TOUT ET ON VERRA QUE SA M'A RIEN À VOIR AVEC LES RANSONS, QUI ME POURSENT À ME CONFESSER EN UTILISANT CE PROCÉDÉ SUSPECT.

LES RAISONS EN SONT BIEN SIMPLES, ET PUISQU'IL S'AGIT D'UNE CONFESSION, EN LES DONNANT, JE COMMENCERAI À ME CONFESSER.

EH BIEN, VOICI, ALORS.

LORSQUE JE NAQUIS IL Y A BIEN LONGTEMPS DE CELA, ME LAS, O TEMPORA QUAND DONC SUBPENDRAS-TU TON VOL DE CÉRFAUTS, MA FAMILLE, UNE BANDE DE NÈGRES SYMPATHIQUES JUSQUE-LÀ, S'ENTRE-TUA POUR S'APPROPRIER TOUT LE PLAISIR DE MON ÉLEVAGE.

ORPHELIN TRÈS TÔT DONC, CE DÉMARRAGE SE FITRE DANS LA VIE MORT MON CARACTÈRE COMME UNES.

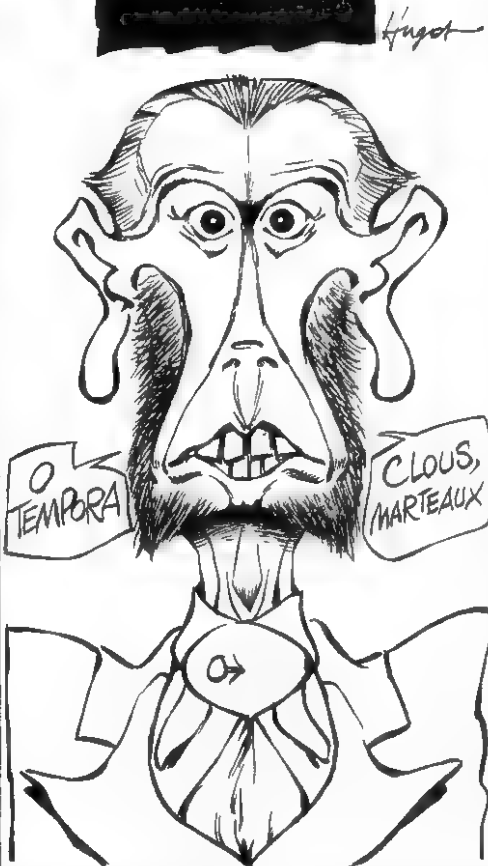
À TEL POINT QUE LORSQUE JE FUS REÇUEILLI PAR UNE AUTRE BANDE DE NÈGRES, ANTIPATHIQUES CELS-LÀ, JE LES SURPRIS PROFONDEMENT PAR MON ESPRIT AGR.

CETTE PARTICULARITÉ DE MON CARACTÈRE FAULT AU L'ÊTRE FATALE, CAR MON PÈRE ADOPTE, UN GRAND BLOND AU REGARD DUR DES VRAIS YEUX BLEUS, EN PRIT OMBRAGE.

IL ME PARAÎT BON À CE MOMENT DE MA CONFESSION DE PRÉCISER QU'À L'ÉPOQUE, LES BANDITS ÉTAIENT APPELÉS DES NÈGRES PARCE QU'ILS SIGNAIENT TOUTS LEURS FAITS "LES NÈGRES" ASSURANT AINSI LEUR IMPUNITÉ CÉPENDANT QUE LA POLICE ALLAIT ARRÊTER DES NOIRS EN AFRIQUE ASSURANT UNE MAIN D'ŒUVRE DE BASSE INDISPENSABLE AU BON FONCTIONNEMENT DE L'INDUSTRIE DES CHOCES VOLABLES ET CAMBRIOLABLES.

J'AI CRU UTILE DE RAPPELER CE POINT HISTORIQUE POUR REMETTRE À LEUR VRAIE PLACE CEUX QUI N'ONT EU DANS LA DESCRIPTION DE MON PÈRE ADOPTE QUE LA MANIFESTATION D'UN HUMOUR DE

(1) PÈCHE AU SOLEIL, MÔRE AU SOLEIL, AGE, AGES, PARRAIS QU'IL FURDENCE, JE ME RAPPELLE PLUS.



BAS ÉTAGE, PEU À SA PLACE DANS UNE CONFESSION, SOIT DT EN PASSANT.

MON PÈRE ADOPTIF, JALOUX DE MA FACILITÉ DE VOIR LE MONDE TEL QU'IL EST, INT FLACABLE, FONDANT SOUS LA VOLONTÉ DES FORIS, BRÔTANT LES VIELLES DES FAIBLES, SE SÉPARA DE MON AFFECTION NAISSANTE, À MON GRAND DÉSAPOINTEMENT.

CETTE RUDE ÉPREUVE ME FIT FRANCHIR UNE ÉTAPE CAPITALE DANS MA MARCHÉ VERS LA LUCIDITÉ EFFICACE, SI JE POUVAIS COMPTER QUE SUR MOI-MÊME.

LA BEAUTÉ QUE S'ACCORDAIENT À ME RECONNAÎTRE LES BENS QUI AVAIENT LE DON DE SAVOIR RECEVOIR DES SENSATIONS ME FUT D'UN UTILE SECOURS.

LORSQU'UNE RICHE ET, MA FOI, FORT RAISONNANTE CONTESE ME FIT COMPRENDRE QUE JE POURRAIS DEMANDER UN MARIAGE SANS CRANDRE EN HUMILIANT REFUS, JE M'EMPRESSAI DE QUITTER LE CÉLIBAT.

QUELQUES SEMAINES PLUS TARD, ALORS QUE MA FEMME S'OBSTINAIT TOUJOURS À ME REFUSER LE CHEMIN DE SA PURETÉ, CÉPENDANT

QUE SES AFFAIRES CONFESSES À MOI PAR SA VOLONTÉ PROSPÉRAIENT NOTABLEMENT, JE COMPRIS QU'ELLE M'AVAIT ÊTE SEDUITE EN MOI QUE PAR MON PROD GIEUX DON POUR LES AFFAIRES NOURRI DU FROID REGARD QUE JE PORTAIS SUR TOUTES CHOCES.

UN SOIR, EXCITÉ, JE VOULUS FORCER L'AMOUR DE MARLENE (MA FEMME) À L'AIDE D'UN MARTINET.

CE QUI SE PASSA ENSUITE EST SI ABOMINABLE, IMPENSABLE, IMPOSSIBLE QUE JE NE POUX Y REPENSER MALGRÉ MOI SANS ROUGIR DE HONTE EN SENTANT MA VIRILITÉ S'ÉVEILLER À CEF TE ÉVOCATION D'ENFER.

À PARTIR DE CETTE DATE, JE NE PUS PASSER, MARLENE À MON BRAS, DEVANT UN MARCHAND DE QUELQUE CHOSE QUI PEUT FAIRE MAL SI ON SAIT S'Y PRENDRE, SANS ME VOIR AUSSI TÔT ORDONNER SON ACHAT PAR MON ÉPOUSE.

LE BONHEUR MONSTRUEUX QUE J'AVAIS TROUVÉ AVEC MARLENE M'ÉLOIGNA DE SES AFFAIRES.

SA RUINE FUT BIENTÔT IRREMÉDIABLE.

ME RENDANT RESPONSABLE DE CET ÉTAT DE CHOSE, SUIVIE EN CELA PAR NOS JUGES, ELLE OBTINT QUE JE LUI VERGE UNE RENTE MENSUELLE RELATIVEMENT ÉLEVÉE POUR UN HOMME SANS RESSOURCE, CE QUI MA CONDAMNÀ À MONNAYER MA CONFESSION.

CETTE DOULOUREUSE EXPÉRIENCE TREMPA MON COEUR DANS LE MÊME BAN D'ACIER LUMINEUX QUI AVAIT DÉJÀ FAÇONNÉ MON CARACTÈRE.

C'EST UN HOMME NOUVEAU ET RICANANT SANS PIÉTÉ QUI SE CONTEMPLAIT AUJOUR D'HUI DANS SA GLACE.

PLUS DE TRACÉ DE BEAUTÉ PAR LA MAGIE DES COUPS DE MARTEAU VOLUPTUEUX DE MARLENE, CETTE BEAUTÉ QUI N'ÉTAIT QU'UN FREN DANS MA MARCHÉ VERS L'ÉTAT D'ÊTRE, N'ÊTRE RIEN ET SAVOIR TOUT.

ENCLOSURE
DANS
LA
REVUE

PETIT DICO DE LA S.F.

Crime de la rue Morgue

(Le) : Au départ, la nouvelle de Poe, *Double assassinat dans la rue Morgue*, où le poète démonte les mécanismes théoriques et psychologiques de plusieurs crimes commis par un orang-outan dressé, mais devenu fou et ayant échappé à son maître, un matelot... L'adaptation, en 1931, de Robert Florey (dialogues du jeune John Huston), complique ce schéma, puisque le singe, un gorille cette fois, est sciemment poussé par son maître, le docteur Miracle, à tuer des jeunes filles chez qui il s'introduit par des fenêtres ou des cheminées (le singe est attiré par le bruit de bijoux à clochettes que le savant fou prend la précaution d'offrir à ses futures victimes). Photographié par le grand opérateur Karl Freund et joué par Bela Lugosi au sommet de sa carrière, le film de Florey est un classique d'une rare beauté plastique, un hommage direct à l'expressionnisme allemand (comme les *Frankenstein* de Whale), avec arrière-cours en carton-pâte et rues couvertes de brouillard. On

pourra aussi causer savamment du sadisme et des implications sexuelles du film... En 1953, un remake, en couleur et en relief (mais seule la version plate fut distribuée en France), est tourné par Roy del Ruth : *Le fantôme de la rue Morgue*, assez beau plastiquement, mais sans folie ni génie.

Crocodile de la mort (Le) :

Film américain réalisé en 1976 par Tobe Hooper, qui était déjà l'auteur du mythique (parce que non distribué en France) *Massacre à la tronçonneuse*, un titre qui dit bien ce qu'il veut dire. *Le Crocodile* est un hommage direct aux « horror stories » des publications Warren : le propriétaire (fou) d'un minable hôtel du Deep South, perdu dans une forêt entre les marais, a apprivoisé l'énorme crocodile du marigot voisin ; il lui donne à bouffer tous ses clients (de préférence de fraîches et appétissantes blondinettes) qu'il pourchasse d'abord avec une énorme faux. Ce film est sans doute le plus ringard et le plus kitch qui soit, mais on peut reconnaître à Hooper le mérite d'avoir joué le jeu jusqu'au bout : le décor de l'hôtel et de la jungle gluante qui le borde, entièrement reconstitué en studio et baignant dans une persistante leur rougeâtre, renvoie de façon hallucinante à l'esthétique gluante de certaines histoires de *Creepy*. Et la montée du suspense dans la demi-heure finale dénote une maîtrise enviable du montage et du travail sur la bande-son. Ce cauchemar moite et humide n'aura malheureusement pas de postérité, car Tobe Hooper s'est tué en 1978.

Andrevon

DOMMAGES

(suite de la page 29)

que dis-je, peut-être le premier des témoignages de l'architecture de Dommages de Guerre. Voilà une construction d'utilité publique qu'à la ronde et à l'envi les autres villages souhaiteraient posséder. Et qu'en fait-on... ? D'abord « on » occulte ses deux belles fenêtres, refusant par ce geste inconscient (9) au soleil de pénétrer. Puis (quoi de plus normal dans une douche non ventilée ?) l'humidité s'installe et paraissent les premières crevasses ou fissures qui, insidieusement, minent l'élégante bâtisse... Et puis ? Et puis on la ferme pour cause de dangerosité en attendant sans doute de la livrer, humiliée et trahie, aux coups de bêtises arasants des prédateurs-bulldozers... Quelles sont donc ces pratiques sacrificatoires ? Et à quels dieux sacrifie-t-on ? La question s'impose, d'urgence ! Si on veut dire « halte-là » au génocide des salles de douches françaises de l'architecture de Dommages de Guerre.

Jean-Marie de Busscher

(1) Dans son « Histoire des passions françaises », une œuvre capitale pour tous ceux qui s'intéressent à la France. Editions Encre (recherches) à ne pas confondre avec « Ancre ».

(2) Une époque où les chauves ne devaient guère se sentir à l'aise...

(3) Défection excessive.

(4) Odeur corporelle fétide.

(5) Le docteur Edgar Bérillon écrivait notamment : « Pour l'Allemand de pure race germanique, c'est dans le ventre que la nature a placé la raison et le but de l'existence. La fonction intestinale est pour lui le primum movens de toute activité vitale, le centre d'élection de toute jouissance... La bromidose fétide des Allemands peut donc, à elle seule et à défaut de tout autre grief, justifier la défiance instinctive dont ils ont toujours été l'objet de la part d'un si grand nombre d'humains... Ces caractères objectifs justifient, à l'égard des individus de race allemande, l'organisation préventive et durable d'un certain nombre de mesures d'exclusion et d'élimination... ».

Rarement le racisme à prétention scientifique aura été poussé à un tel degré de fanatisme ! Mais, comme le rappelle T. Zeldin, c'est sous la bannière d'autorités aussi respectables (Taine entre autres) et sous le couvert de toutes ces recherches scientifiques du XX^e siècle ont bâti leurs théories sur la nécessité d'expulser les étrangers de France et de « garder pure la race française ».

(6) Mais aussi sa disparité

(7) D'où cette quête éperdue de la flabellité.

(8) Aisné

(9) L'est il ?

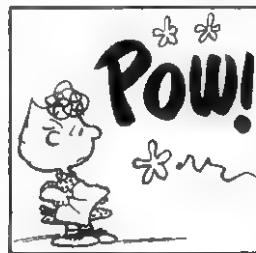
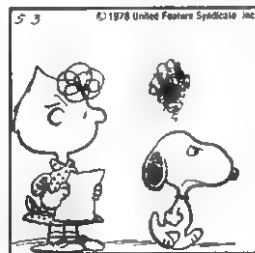
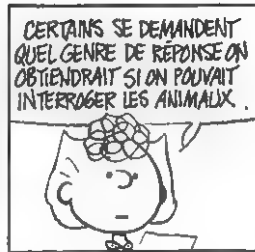


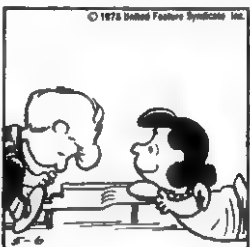
Neville Brand et sa faux dans « Le Crocodile de la mort ».

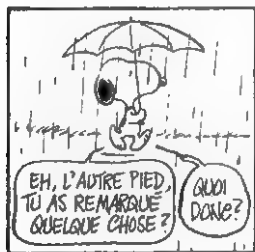
PEANUTS

Schulz









Feiffier

JE VIS DANS UNE COQUILLE.



PAR MICHAEL OBERMAYER, 1976

QUI EST SOUS LA MER

ENTOURÉE D'UN MUR.



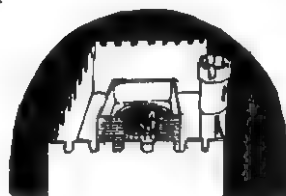
ET OÙ JE SUIS PROTÉGÉ

QUI EST DANS UN FORT.



DE TOI.

QUI EST DANS UN TUNNEL.



SI TU M'AIMAIS VRAIMENT,
TU ME TROUVERAIS



2-52

© 1976 MICHAEL OBERMAYER



AVANT JE
CROYAIS QUE
J'ÉTAIS UNE
GENTILLE
PETITE FILLE.



JUSQU'À CE QUE JE
PERDE MA POUFÉE
ET QUE JE M'APERÇUVE
QUE JE NE L'AVAIS PAS
PERDUE MAIS QUE
C'ÉTAIT MA GRANDE
SŒUR QUI L'AVAIT
VOLÉE.



ET QUE MA MÈRE ME
DISE QU'ELLE M'EMME-
NAIT AU ZOO ET QUE
JE M'APERÇUVE
QUE CE N'ÉTAIT PAS
LE ZOO,
MAIS L'ÉCOLE.



ET QUE MON PÈRE
ME DISAIT QU'IL
M'EMMENAIT AU
CIRQUE, ET QUE
JE M'APERÇUVE
QUE CE N'ÉTAIT
PAS LE CIRQUE,
MAIS LE
DENTISTE.



PAR MICHAEL OBERMAYER, 1977

C'EST COMME ÇA QUE
JE ME SUI RENDU
COMPTE QUE JE
N'ÉTAIS PAS
GENTILLE.



PARCE QUE SI J'ÉTAIS
GENTILLE, POURQUOI
EST-CE QUE
TOUS CES GENS
VOUDRAIENT
ME
PUNIR ?



© 1977 MICHAEL OBERMAYER

LES FACTEURS NE PASSERONT PLUS L'APRÈS-MIDI...



...MAIS ILS PASSENT ENCORE TOUS LES MATINS!
ABONNEZ-VOUS!

Un abonné des Editions du Square est un **lecteur dorloté** :

- 1) Il reçoit son journal au lit avec son petit déjeuner.
- 2) Il ne rate aucun numéro, bien qu'il ne soit pas toujours facile de se procurer CHARLIE MENSUEL, CHARLIE HEBDO ou HARA KIRI dans certaines localités de France ou à l'étranger.
- 3) Il paie quand-même son journal, moins cher ! (4 F CHARLIE HEBDO au lieu de 5 F, 8 F CHARLIE MENSUEL au lieu de 10 F, 10 F HARA KIRI au lieu de 12 F).
- 4) Il a droit à 20 % de réduction sur tous les fameux livres des Editions du Square (plus de 60 fameux titres édités à ce jour et plus de 20 fameuses nouveautés par an). Voir au verso.
- 5) Il reçoit régulièrement des bises d'Odile, le seul ordinateur en jupons à ne jamais tomber en panne.

Bulletin d'abonnement

A découper et à envoyer aux Editions du Square, 10, rue des Trois Portes, 75005 Paris

Je veux devenir un lecteur dorloté. Je m'abonne à

HARA KIRI

- ☐ 6 mois - 6 numéros - 60 F
☐ 1 an - 12 numéros - 120 F

CHARLIE MENSUEL

- ☐ 6 mois - 6 numéros - 48 F
☐ 1 an - 12 numéros - 96 F

CHARLIE HEBDO

- ☐ 6 mois - 26 numéros - 100 F
☐ 1 an - 52 numéros - 200 F

Nom :

Prénom

Adresse complète

Paiement joint par chèque bancaire, C.C.P. 3 volets,
mandat lettre ou T.U.P. à l'ordre des Editions du Square

Tarif étranger sur demande

COMMANDEZ DIRECTEMENT TOUS LES LIVRES DES ÉDITIONS DU SQUARE

**Vous complétez votre collection et enrichirez votre bibliothèque
d'ouvrages dont la plupart sont devenus introuvables.**

BON DE COMMANDE

Cocher la case devant chaque volume choisi ☐ :

SÉRIE BÊTE ET MÉCHANTE

- CABU**
- ☐ Le journal de Catherine 25 F
 - ☐ Le Grand Duduche en vacances 30 F
 - ☐ Mon Beauf 30 F
 - ☐ Catherine saute au paif 29 F
 - ☐ A bas toutes les armées 30 F
 - ☐ Les aventures de Mme Pompidou 30 F
 - ☐ La France des Beaufs 30 F

- CAVANNA**
- ☐ Le saviez-vous ? Tome 1 30 F
 - ☐ Le saviez-vous ? Tome 2 30 F
 - ☐ Et le singe devint con 30 F
 - ☐ Le con se surpasse 30 F
 - ☐ Où s'arrêtera-t-il ? 20 F
 - ☐ Les aventures de Dieu 30 F
 - ☐ Les aventures du Petit Jésus 20 F
 - ☐ Les aventures de Napoléon 25 F

- PROFESSEUR CHORON**
- ☐ Les jeux de con 30 F
 - ☐ Les fiches bricolage 30 F

- COPI**
- ☐ Le dernier salon où l'on cause 11 F
 - ☐ Et moi, pourquoi ? 30 F
 - ☐ J'ai pas une banane ? (épouse) 25 F
 - ☐ Les vieilles putes 25 F
 - ☐ Du côté des violés 30 F

- DELFEIL DE TON**
- ☐ On peut cogner, chef ? 8 F

- WILLEM**
- ☐ Chez les obsédés 11 F
 - ☐ Les aventures de Tom Blanc 11 F
 - ☐ Drames de famille 11 F
 - ☐ Jack l'éventreur en vacances 15 F
 - ☐ La crise illustrée 18 F
 - ☐ Taisez-vous l'ennemi écoute 25 F
 - ☐ Romances et méiodrames 20 F
 - ☐ Dick Talon heureux comme un con 30 F

- GÉBÉ**
- ☐ Il est fou 30 F

- ☐ Il est trop intellectuel 30 F
- ☐ Reportages 10 F
- ☐ 17 romans photos 17 F
- ☐ Une plume pour Clovis 30 F
- ☐ Qu'est-ce que je fous là ? 30 F
- ☐ Cracher dans l'eau 20 F
- ☐ ça fait plus de ronds 30 F
- ☐ L'an 01

- PICHON**
- ☐ Qui n'a pas ses petits soucis ? 40 F

- REISER**
- ☐ La vie au grand air 30 F
 - ☐ On vit une époque formidable ! 30 F
 - ☐ Mon papa 30 F
 - ☐ La vie des bêtes 30 F
 - ☐ Ils sont moches 30 F

- SOULAS**
- ☐ Faut-il vous l'envelopper ? 11 F

- WOLINSKI**
- ☐ On ne connaît pas notre bonheur 20 F
 - ☐ C'est pas normal 30 F
 - ☐ Les Français me font rire 12 F
 - ☐ Giscard n'est pas drôle 20 F
 - ☐ Cactus Joe 20 F
 - ☐ C'est dur d'être patron 30 F
 - ☐ La vie compliquée de Georges le tueur 30 F

- XEXES**
- ☐ Si la Sainte Vierge en aval 15 F

BOUQUINS CHARLIE

- BARRIER**
- ☐ Lycéons 45 F

- BUZZELLI**
- ☐ Zil Zelub 30 F
 - ☐ La révolte des ratés 30 F

- CREPAX**
- ☐ La loi de la pesanteur 35 F

- MUNOZ ET SAMPAYO**
- ☐ Alack Sinner 30 F

- HUGOT**
- ☐ Tous en scène 30 F

- KURTZMAN**
- ☐ C'est la jungle 30 F

- PICHARD ET ANDREYON**
- ☐ Edouard suivi de la Réserve 30 F

- ROUSSEAU**
- ☐ La valse sanglante 35 F

- SMYTHE**
- ☐ Andy Capp 30 F

COLLECTION B.D.

- TARDI ET MANCHETTE**
- ☐ Griffu 30 F

- DIMITRI**
- ☐ Le Goulag 30 F

- SCHLINGO**
- ☐ Gaspation 35 F

- WOLINSKI**
- ☐ La Reine des pommes 30 F

OUVRAGES SUPER LUXE

- PICHARD ET WOLINSKI**
- ☐ Paulette Tome 1 95 F
 - ☐ Paulette Tome 2 95 F

- CREPAX**
- ☐ Emmanuelle 95 F

HORS SÉRIE

- REISER**
- ☐ Vive les femmes 28 F
 - ☐ Vive les vacances 30 F

- WOLINSKI**
- ☐ Mon corps est à elles 30 F

- CARALI**
- ☐ L'amalgame 40 F

ATTENTION !
• Port gratuit
pour toute commande
égale ou supérieure à 150 F.*
• 20 % de réduction aux
abonnés. Voir au verso.

☐ Je suis abonné à l'une des publications des Éditions du Square et j'applique ma réduction de 20 %. Voici ma dernière étiquette adresse.

☐ Je ne suis pas abonné.

NOM ET PRÉNOM

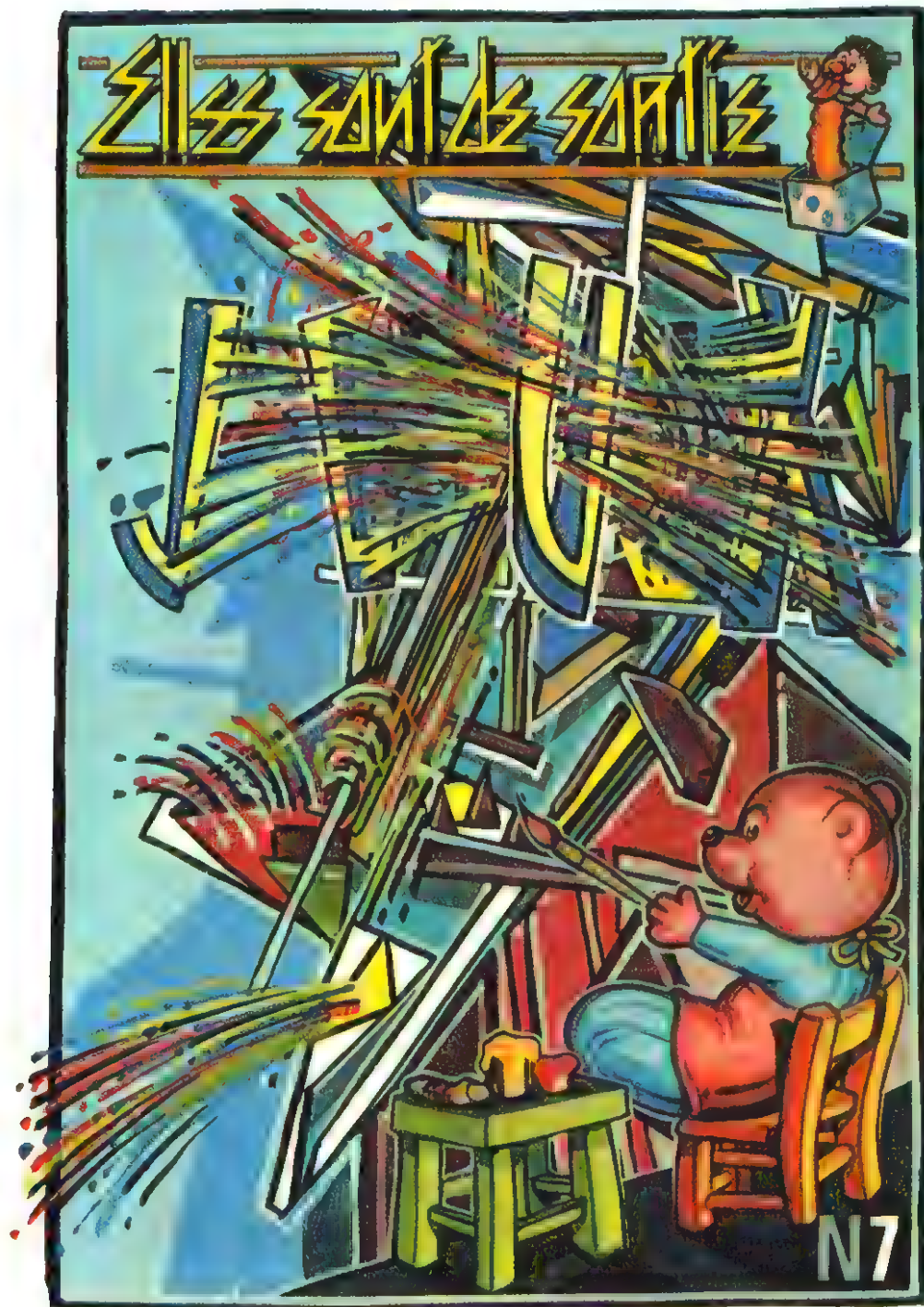
ADRESSE COMPLÈTE

Paiement joint par chèque bancaire, CCP trois volets, mandat lettre ou T.U.P. à l'ordre des Éditions du Square.

* Si votre commande est inférieure à 150 F, merci de rajouter 3 F par livre commandé pour participation aux frais de port.

Envoyez ce bon de commande, avec votre paiement, à l'adresse suivante :

ÉDITIONS DU SQUARE, 10 RUE DES TROIS PORTES - 75005 PARIS



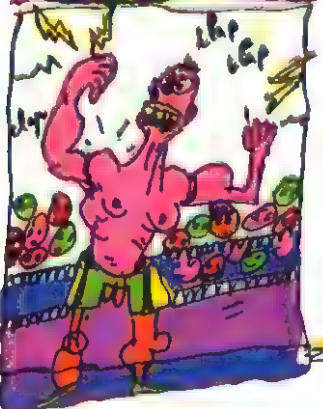
N7



il se dopait pour
boxer pendant



que sa femme darrait au dancing.



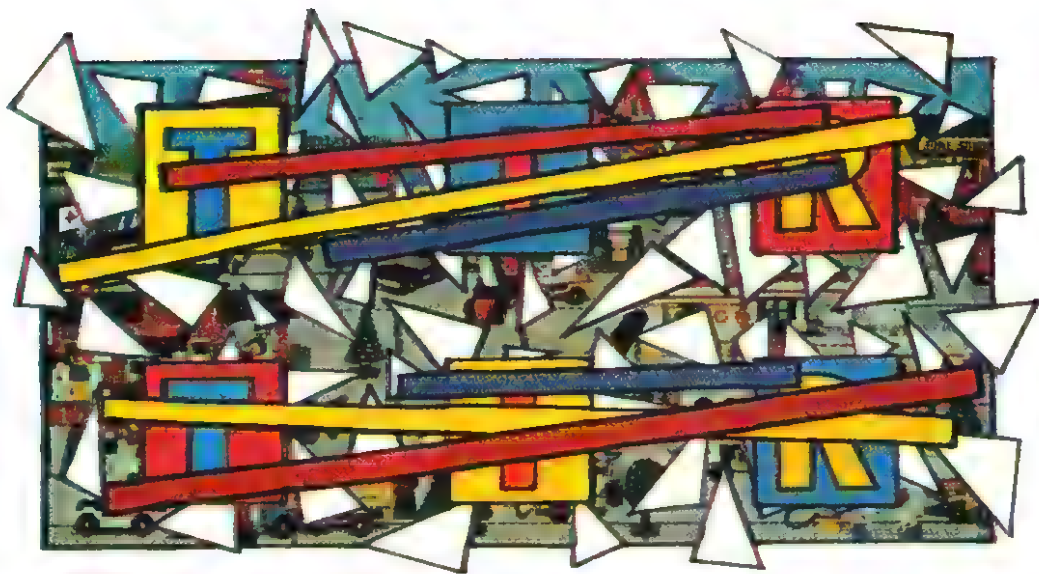
ça lui remuait les intestins rien que d'y penser.

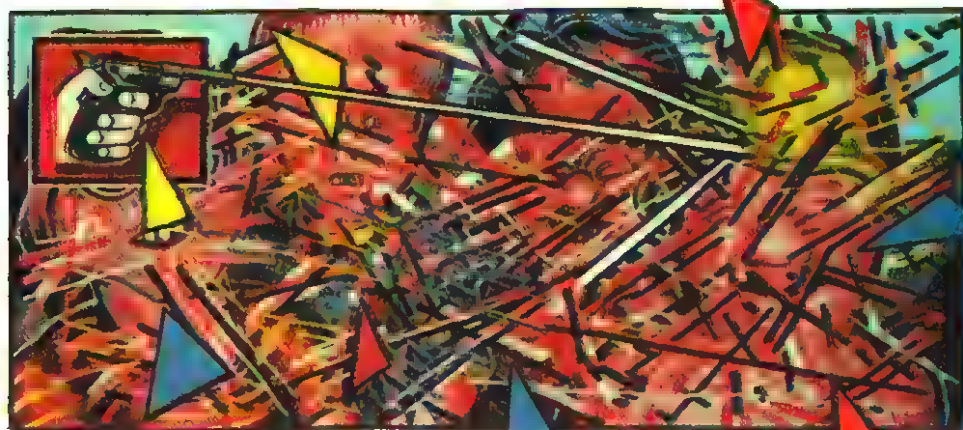
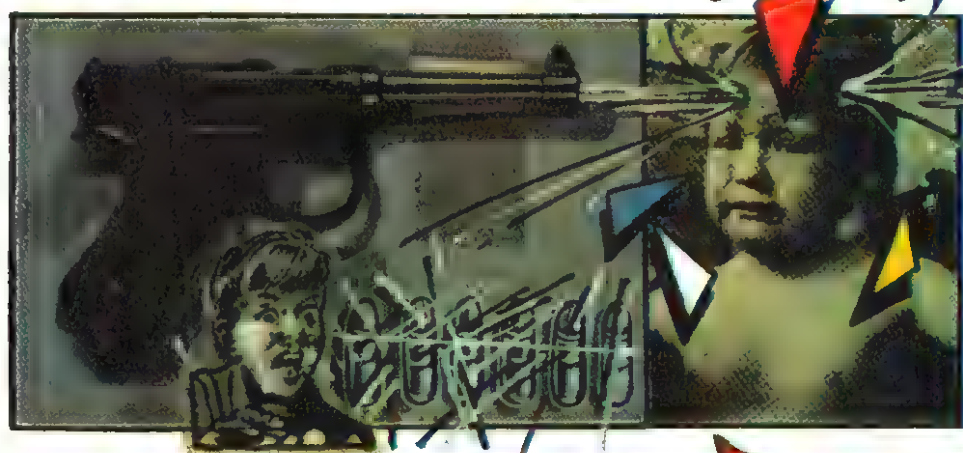
Pendant constant

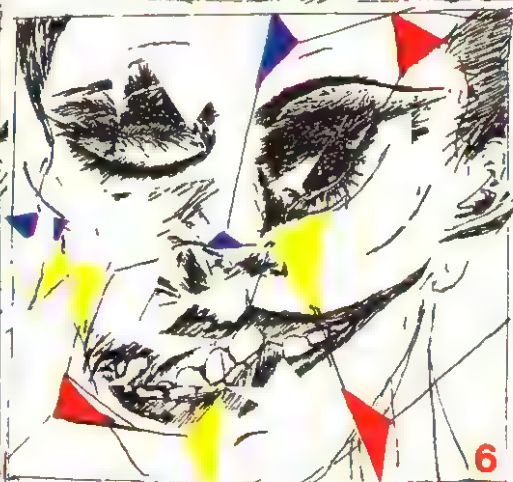
041

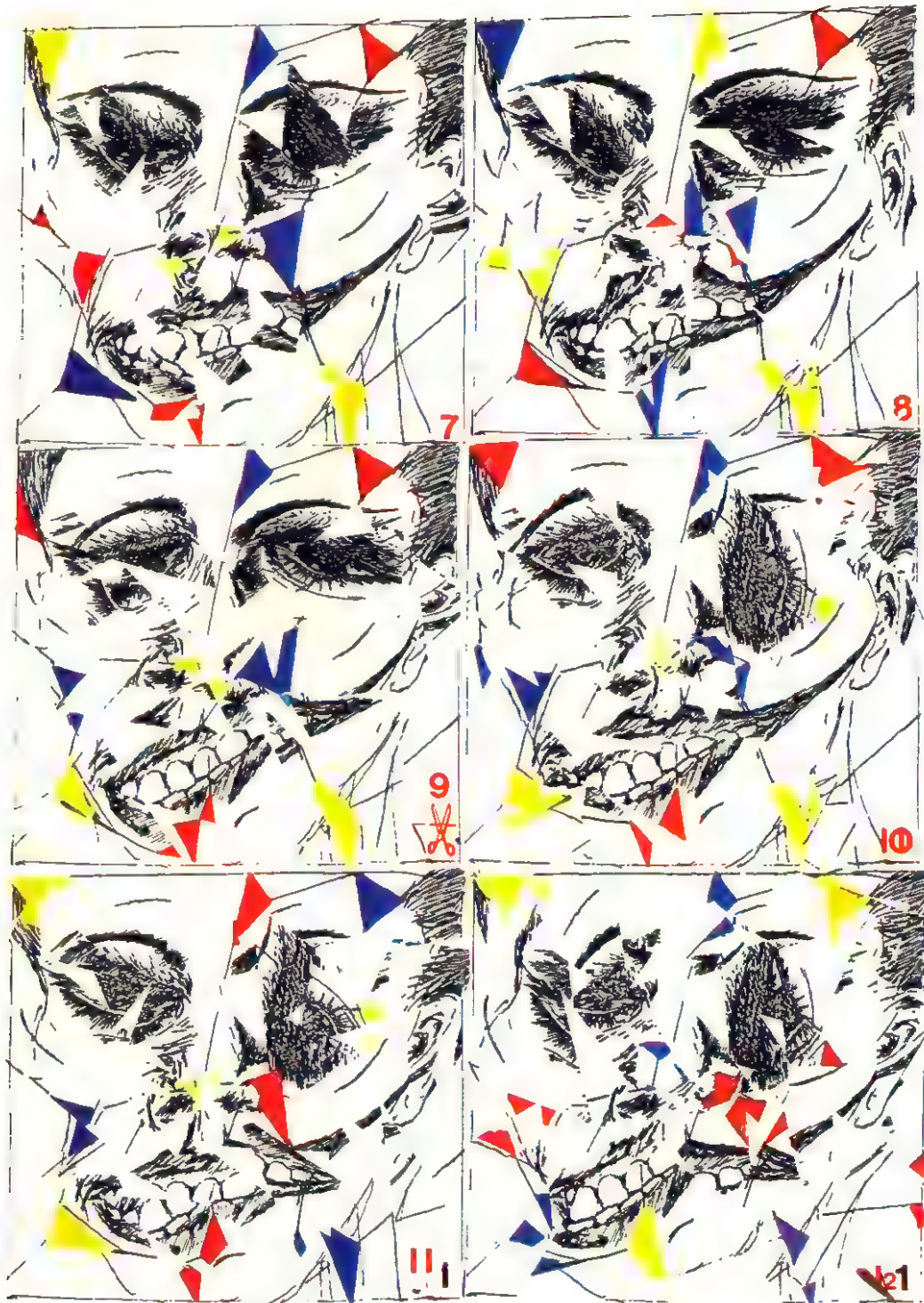
My friend of the 1st floor room Eoghan

chant bas mains

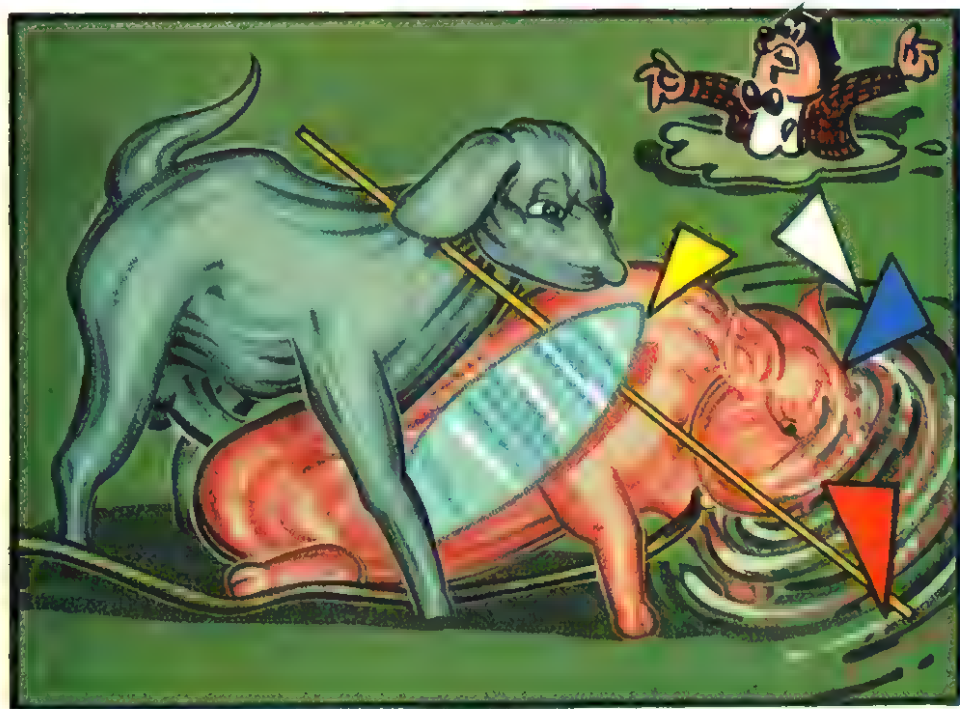














Pals & Chair

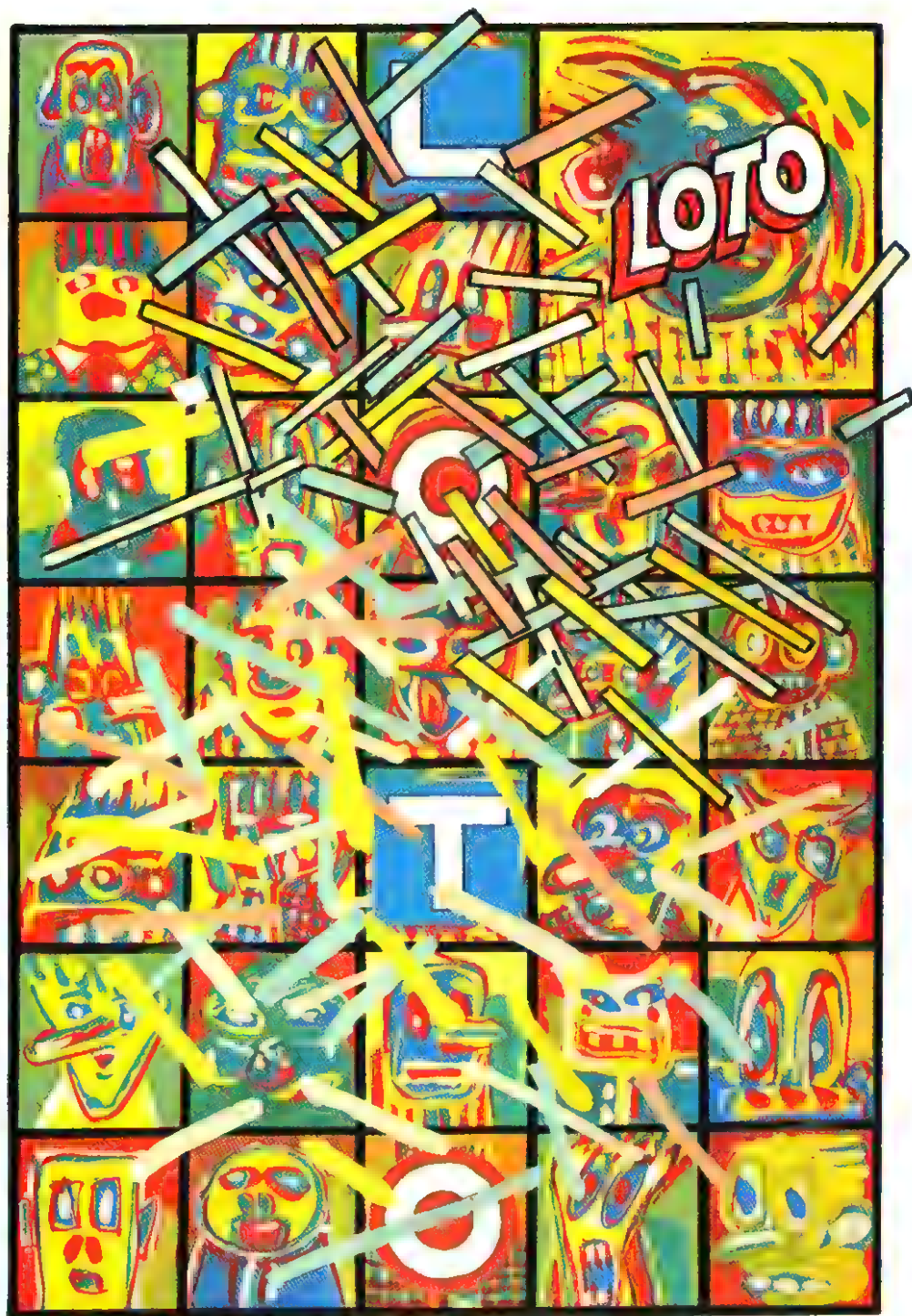
Wah

Wah

Wah

Wah

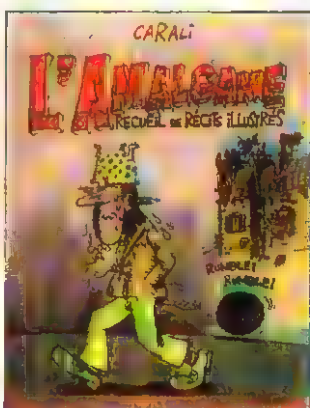
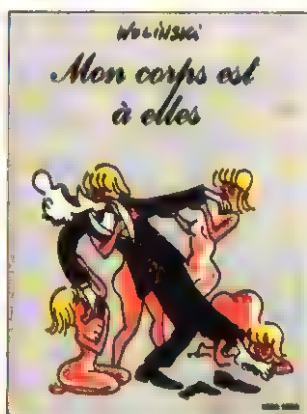
Wah







DERNIERS PARUS AUX EDITIONS DU SQUARE



DU 15 SEPTEMBRE AU 15 DECEMBRE

GAGNEZ CES INSTRUMENTS



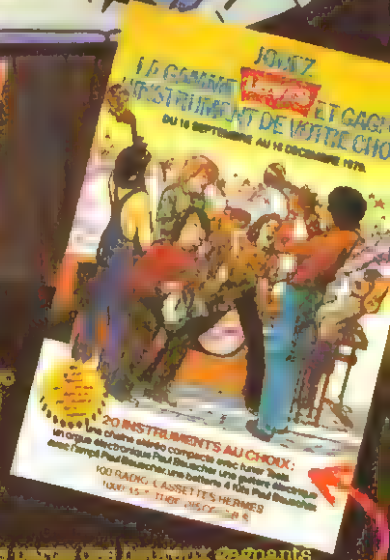
Levi's

Les 20 premiers gagnants auront à choisir entre une console stereo compacte avec tuner TESLA ou un orgue électronique Paul Beuscher ou une guitare électrique avec ampli Paul Beuscher ou une batterie Paul Beuscher.

Pour les 100 gagnants suivants les choix sont TESLA, BEUSCHER ou CB.

Pour les 1000 gagnants suivants les choix sont TESLA ou CB.

Le jeu LEVI'S est facile. Un peu de réflexion, et vous pourrez faire partie des heureux gagnants. Cherchez chaque semaine bon de participation chez votre détaillant signalé par cette étiquette.



Les Editions du Square
présentent les trois premiers ouvrages
d'une collection de luxe à tirage limité.



$\frac{d}{dt} \left(\frac{1}{\sqrt{1-v^2/c^2}} \right) = \frac{v}{c^2} \frac{dv}{dt}$

[illegible]

Offre spéciale audio

OFFRE SPECIALE

Pour l'achat groupé
des 3 premiers tomes
de la collection de luxe,
commandés directement, vous paierez seulement

198 F

FRANCO DE PORT

au lieu de 285 F, soit une économie de 87 F
+ port gratuit!

BON DE COMMANDE

Envoyez-moi, à l'adresse indiquée ci-dessous, les 2 tomes de *Paulette* par Pichard et Wolinski + Emmanuelle
par Guido Crepax, en édition de luxe, au prix spécial de 198 F franco de port les 3 volumes

Nom

Prénom

Adresse complète

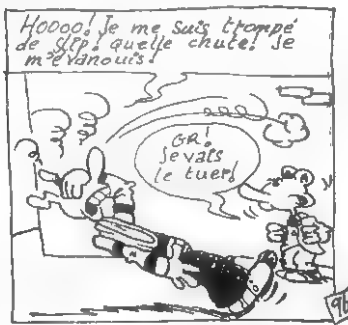
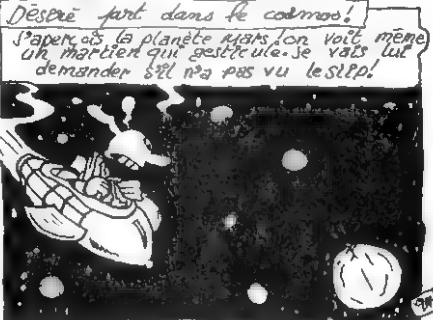
Paiement joint par cheque bancaire, C.C.P. 3 volets ou mandat-lettre à l'ordre des Éditions du Square

ÉDITIONS DU SQUARE, 10 RUE DES 3 PORTES, 75005 PARIS

Offre valable pour la France métropolitaine seulement. Pour l'étranger rajouter 5 F de participation aux frais de port et d'emballage. Votre commande vous parviendra par train ou bateau.

DESIRÉ GOGUENEAU

Desiré Gogueneau est bien vilain, coo temp-ci... (Charlie Schlingo)





CHANSONS

Chansons encore ce mois-ci, parce que la chanson, ça s'arrête pas de vous trotter dans le cigare : signe qu'elle est vivante, signe de pistes, multiples, où chacun trouve son chez soi, à condition de chercher... On commence par des nouvelles des « Barricadiers », qui avaient fait un disque (« Chansons de Mai »), avec la camarade Dominique Grange, depuis virée traduc et rock, s'cusez l'style télégraphique. On avait osé dire que lesdits Barricadiers avait dû, depuis mai (68), raser leur barbe et se reconverter dans la chaussure... Paroles bien légères, que le vent emporta ! Les Barricadiers, en fait, n'ont jamais porté la barbe et, mieux, ils chantent encore : Jacquot et son accordéon accompagnent un spectacle Mac Orlan, Vania chante Gaston Couté, Annick fait de la recherche musicale, et Billo fait la manche aux halles et on l'a vu à la télé. Voilà, vous savez tout...

Gérard Gauche, qui a une belle barbe, lui, et avoue naïvement la couleur dans son dépliant touristique où il étale ses participations aux fêtes du PC, des gauchos et des anti-nucléaires, est un chanteur torrentueux, qui doit se situer quelque part entre Gilles Servat et Mûrice Bénin. Son premier 33 (diffusion Oxygène, 3 rue Sainte-Croix-de-la-

Brettonnière, Paris 4^e) laisse pourtant insatisfait : trop de grandiloquence, pas assez d'humour, une voix maniérée, une musique qui tonitruue. On l'écrit comme on le pense, mais Gauche Gérard peut s'améliorer, sinon on ne parlerait pas de lui ici.

Bénin, lui, comme Béranger dont on causait le mois dernier, fait des morceaux de plus en plus longs, mais aussi de plus en plus prosés et chuchotés. Sa tendance mystique/écologique s'affirme et on reste également un peu perplexe devant son dernier album (« Tu vois c'que j'veux dire ? », non on voit pas très bien, diffusion ABA, B P 2, 09140, Seix, 30 F), où on se paye d'immenses plages du genre : *S'entendre noyer dans le tunnel opaque/Et aussi voir resplendissant/Son rayon de soleil oblique vers les étoiles de voyage/Toujours plus loin vers l'horizon : et qu'importe si le chemin se rétrécit/Sans laisser d'espoir d'une fin possible sur la Terre (...)* On se fout de toi parce que tu le veux bien, et parce qu'on t'aime bien, Bénin.

Dans le bulletin « l'ABA et ailleurs », organe de la maison artisanale qui édite Bénin et ses copains (même adresse, 30 F pour un an), Mûrice se confesse, dit ses désillusions successives :

monter à Paris et devenir une image de marque du gauchisme-utopique, faire le circuit, déjà privilégié et institutionnalisé, des MJC, MDLC, foyers divers devant un public d'esthètes, se marginaliser encore plus, avec salaires de misère et chansons devant un public buvant des cannettes de bière... et se faire une règle de l'anti règle (arriver en retard, se faire accompagner par de mauvais musiciens, mais surtout pas des pros). Maintenant le gros Bénin dit que la page est tournée, qu'il s'assume enfin comme donneur de spectacles payants, contre une jouissance réciproque, quand même. On peut ironiser encore et penser qu'il aurait pu trouver ça tout de suite. Mais faire son expérience soi-même, on trouvera jamais mieux. A bientôt. Momo !

Passons maintenant à « Adèle ». Il ne s'agit pas d'une femme, mais de la maison d'édition, tout à fait bien assise, elle, dirigée par Pierre Perret, où il s'édite avec deux copains dont on va parler dans les lignes qui viennent. Perret, on ne va pas non plus en faire des tartines, parce que tout a été dit sur lui, parce qu'on le connaît bien, parce qu'on sait bien qu'il a atteint un équilibre rare entre l'amateur public (aux rimes parfois un peu faciles dans les coins), et le gros tendre au cœur sur la main qui vous arracherait des sanglots violoneux. Humour/émotion, c'est tout un, c'est pas séparé, chez lui ; preuve que c'est du vrai...

On peut lire le « Pierre Perret »

qui vient de paraître chez Seghers dans la collection « Poésie et chansons » (Message personnel : Rioux, je te fais, au choix, un Bühler, un Tachan ou un Gougoud quand tu veux, contrat en main), d'où on vous extrait ces vers mouillés tirés de *Celui d'Alice*, un hommage au con qui ferait plaisir à Cavanna, et à d'autres :

*Ce lieu de délice
N'a pas de notice
Mais même un novice
En aurait la clé
Y'a sous sa pelisse
Le climat de Nice
Entre deux éclisses
Tendrement musclées
Moi mon seul complice
C'est celui d'Alice
C'est de la réglisse
De petit sucrin
La frêle couture
Qui pourtant l'obture
Me lit l'aventure
Au creux de la main.*

Dans son dernier 33 (AD 39524), toujours ce même dosage parfait entre la drôlerie (*Estelle*, avec les aventures de celui qui s'a met sous l'bras du côté du Guatémala, ou *Docteur*, version hilarante et toute personnelle du fameux *Je n'suis pas bien portant* de grand-papa Ouvrard) et la tendresse : comme l'*Hôpital* :

*Un lit de fer tout blanc
Et sur la tabl'de nuit
Un bouquet d'anémones
Offert par un ami
Un petit transitor
Qui vous soutient l'moral
C'est là tout l'univers
Des p'tits vieux l'hôpital...*

*Ici ça sent l'urine
Et l'huile de goménole
Une femme aux cheveux blancs
Tout doucement somnole
Elle attend la visite
De son fils qui lui a dit
Depuis des mois déjà
Qu'il viendrait un lundi (...)*

Tendresse qui sent aussi « l'engagement », comme on dit, et ça c'est nouveau chez Perret, qui va même jusqu'à dire, dans *Le Monde change* : *On manque de sous pour la recherche contre le cancer/Heureux ment qu'on en a pour les centrales nucléaires, ou encore : Certains régimes pour la santé sont très contestés/En Argentine la nicotine tue plus qu'à Londres ou à Lima, question de climat... T'es un copain, Pierrot !*

Edité par Perret, Tachan, qui quitte les grosses boîtes pour continuer de gueuler tous azimuts contre la connerie, qui continue de brûler les mots, tout feu tout flammes, à la pointe de tous les combats quotidiens, de ceux qu'on puise chaque semaine dans « Charlie-Hebdo », dans « Libé », dans « La Gueule ouverte », et puis dans la vie, quoi (ou on peut au moins faire semblant, ça soulage), Tachan qui, dans son nouvel album (AD 39523) fonce dans le lard des Dupont racistes, des films qui vous font bander avec des grillades au napalm, et se met du côté des goupils enragés et de ceux qui veulent aimer *La petite fille défendue/Qui sent le savon et l'urine*. On ne va pas répéter sur Tachan ce qu'on a déjà dit il n'y a pas longtemps, mais on lui tire un coup de chapeau tout spécial pour *Une pipe à pépé* (Fais une pipe à pépé avant qu'il ne la casse/Une p'tite langue à mémé avant qu'elle ne trépasse..., il fallait y penser, il fallait oser !) et pour *Un village*, en forme de démolition des clichés :

*Un village,
N'en déplaît à Pagnol
Qui s'est payé notr' fiote
Avec son grand talent
Un village,
C'est Marius en vitrine
C'est Fanny aux cuisines
Avec tous les enfants
Un village,
C'est ces fêtes espagnoles
De violence et d'alcool
Pour les adolescents
Un village,
C'est les futures milices
Des chasseurs qui ratissent
Les lièvres et les gitans (...)*

Troisième amant d'« Adèle », Jean-Claude Rémy (AD 39521), un nouveau venu, bonne bouille de métèque eurasien, une voix un peu fêlée, tendrement gouailleuse, de titi monté en graine,

des airs simples, des quatre-temps qu'une basse ou un accordéon pas manchots suffisent à mettre en rythmes bien carrés. Rémy, c'est un peu des intonations à la Mouloudji, le souvenir bon-enfant de Jean-Claude Darnal (comme lui, il fait son *Tour du monde*, mais *Tête au large et pieds dans l'eau*), et c'est aussi le mélange réussi de drôlerie et de vague à l'âme d'un Perret, mais avec une grosse gousse d'amertume sereine en plus. Rémy, c'est un passésiste vert tendre que des cons pourraient même traiter de réac (mais on s'en fout d'avance), c'est un côté Marcel Aymé, un Antoine Blondin, un côté Daniel Boulanger - tout cet espace assourdi de banlieues qui s'endorment, de villages qui s'estompent...

Avec leur petit monde, ces gens, jeunes et vieux, qui se côtoient sans se rencontrer, se jugent sans se connaître : d'un côté la *Jeune fille déhanchée sur un petit vélo pliant/Orange et blanc*, qui a mis dans sa bandoulière *Ses pilules et ses carembars* Elle a seize ans ! De l'autre le vieux *Don Juan* qui bavouille sur sa jeunesse :

*C'est le bout du rouleau, la fin des cafouillages
Mais c'est payer trop cher un peu de chienne
Un organe convexe un organe concave
On fait bien du dégât pour quelques clapotis...*

Il faut être bien jeune, mes aieux, pour avoir aussi peur de la vieillesse dégoûtante (*Mourir, cigale*) :

*Mais le destin va te jouer un tour à sa façon
Tu traineras vingt ans ta vieillesse en chaussons
Et mourras étonné, gâteux et capricieux
Fané sur pied d'un gros bobo bien douloureux...*

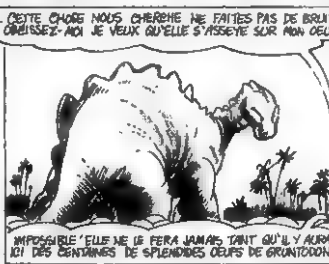
Mais à côté de ça, des grosses bouffées de tendresse, pour son père par exemple, ancien d'Indochine prompt à *Greffer des gamins/Aux filles indigènes/ Nous sommes des centaines/ Ricanez-pas / Fils à papa/ Fabriqués à la régulière...* ou pour Sylvie (qui) *Bosse en usine et rentre fatiguée/Elle couche un peu mais sans exagérer...* pour tout le monde en fait, toutes ces ombres chères qui forment son univers.

On vous le dit tout net, Jean-Claude Rémy, c'est le coup de foudre. Mais ce qu'il y a de bien, avec les amours de chanson, c'est qu'elles ne réclament pas l'exclusive.

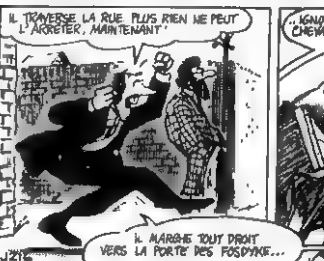
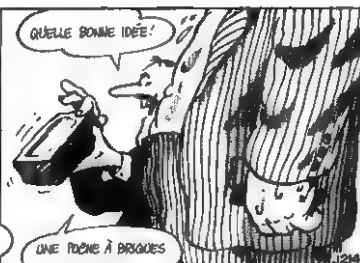
Andrevon

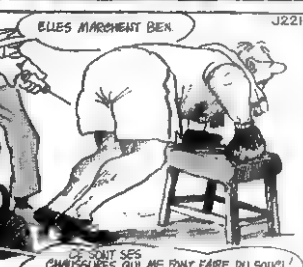
FOSDYKE SAGA

Bill Tidy



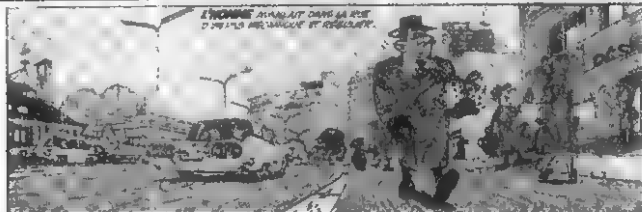






à suivre

LES CARNETS FRANÇAIS DE LA VRAIE BEAUTE ARTISTIQUE

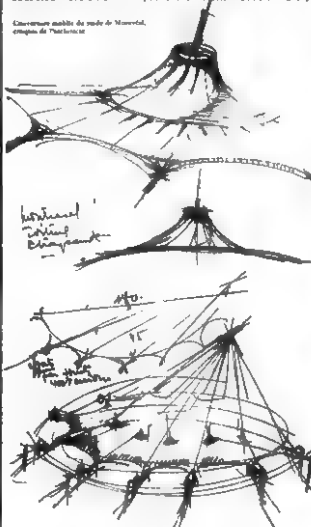


Dans le fond, architecture de Taillibert

UN NOUVEL AFTER-SHAVE...

Après les décennies de succès qu'avait rencontrées sa réputée eau de toilette « Prix de Rome », la rue de Valois a décidé de lancer un after-shave. Son nom : « Grand Prix ». Trois capiteuses et étourdissantes différentes fragrances diversifient le produit : « T » comme Taillibert, « A » comme Andreu et « W » comme Willerval (1).

Pourquoi le choix de ces appellations « T », « W », « A » ? Tout simplement, parce qu'il s'agit d'architectes-grands-prix d'architecture (et non d'after-shave-grand-prix) (2), mais aussi, mais surtout, parce que leur fastueuse et gestuelle architecture fait singulièrement penser à celle, mégalo-futuriste, qu'on pouvait goûter dans « Z » comme Zorglub, une fascinante aventure de Spirou et Fantasio dessinée par Franquin (3). Au skipper inspiré de tant de vaisseaux ellipsoïdo-sportifs (monsieur Taillibert, notamment, pour son Parc des Princes) ; au récepteur humain des terminaux aériens (monsieur Andreu,



et croquis de Franquin pour les décors d'une B.D.

pour son aéroport Charles-de-Gaulle) ; au spécialiste incontesté des ensembles carcero-pompier (monsieur Willerval, pour sa caserne Masséna) viennent s'ajouter deux autres Grands prix, messieurs Renaudie et Simounet (4). Pourquoi ? Pour tous les cinq savoir, de par la grâce du président Millier..., les bonheurs d'une exposition au C.C.I. (5).

Faut-il boudier cette exposition ? Non. Dès lors, faut-il la voir ? Oui... A titre prophylactique (6).

(1) L'originalité de cette nouvelle gamme réside dans le choix, pour chacun de ces parfums, d'une nouvelle huile essentielle : la bêtaote. Cet oléol de synthèse remplace avantageusement la désuète bergamote. Ha ! Ha ! Ha !

(2) Comme on devait s'en douter : venant de la direction de l'architecture (ministère de l'Équipement et du Cadre de Vie, 3, rue de Valois).

(3) Dans les années 1950/1980... C'est fou, l'influence de la B.D. sur ces jeunes gens.

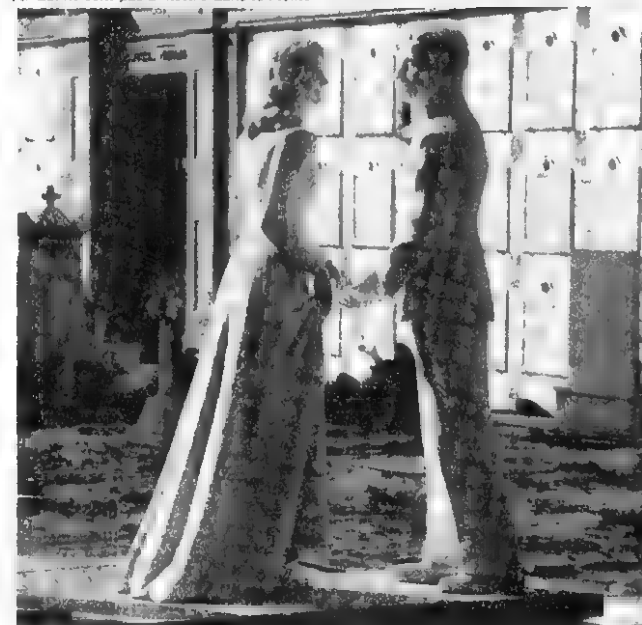
(4) Qui ne sont pas à mettre dans le même

sac que leurs confirmés confrères. Ils semblent être davantage en prise sur la réalité contemporaine et plus soucieux du confort mental de leurs usagers.

(5) « De par la grâce du président Millier... », hé oui ! Président du Centre national d'art et de culture Georges-Pompidou, ce haut fonctionnaire qui a joué des rôles importants en matière d'équipements d'architecture, d'urbanisme et d'aménagements, est aussi membre du jury qui décerne les « Grands prix ». Ceci expliquant cela, explique aussi, peut-être, pourquoi tout seul monsieur Millier a organisé sans rien demander à personne la consternante exposition « L'art sur les autoroutes ». Ben voyons, des autoroutes, monsieur Millier est président de quelques sociétés ! On est d'ailleurs en droit de se demander à quand une exposition sur « La Défense », puisque monsieur Millier en a été le « patron » délégué. Mais passons ! L'ennuyeux c'est que monsieur Millier, se croyant compétent, impose, contre l'avis de ses collaborateurs qui eux le sont, l'orthodoxe scérose des « causes » nationalo-architecturales. Le Centre de création industrielle, avec lui, risque de devenir le Centre des causes officielles ; ce qui serait dommage... Car viendrait le temps qui nous métamorphoserait, d'esthète de bon aloi, en prédateurs de bonne foi !

(6) Contemporaine et déjà obsolète, l'architecture, entachée d'anachronisme, que cette exposition nous offre dans la conjonction économique actuelle, est en effet et malheureusement exempte d'exemplarité. Elle l'est autant que le serait en pleine saison de chasse aux « gaspi » une exposition exclusive des cylindres des années 1950 et consommant plus de vingt litres au cent. (Cette remarque en vaut bien évidemment pas pour Renaudie et Simounet.)

L'ART FUNÉRAIRE MÉDITERRANÉEN



L'art funéraire est tombé en désuétude, et son verisme, en désérence. Il suffit, pour s'en convaincre, d'arpenter les allées des « nouveaux » cimetières... Granitoides, les ersatz de pierres tombales qui les bornent, régnent, indéfiniment.

Le rouleau compresseur d'un matérialisme globalement positif passerait-il donc et aussi sur les morts ? Eh oui ! Tant il est vrai que plus se perd le sens transcendant de la mort, moins délirent les monuments qui l'honorent. Ceux que, dans un véritable recueil de « Morceaux choisis (1) », les éditions du Chêne nous proposent appartiennent à un XIX^e encore pieux, quoique rescapé des monopoles impériaux de l'Eglise. Italiens pour la plupart (ce qui s'explique par l'intense catholicité) et plutôt

du nord de l'Italie (ce qui s'explique par l'enrichissante révolution industrielle), leur somptueuse acuité s'explique, elle, par l'avènement du ciseau à air comprimé (l'odieux pistolet)... Basta et qu'importe, ils nous comblent.

Mortui vivantes obligant, peut-on lire sur les tombes... Les morts contraignent les vivants ! Certes, encore que nous pourrions nous demander à quoi... Insolence ? Non ! Inquiétude. Une inquiétude nourrie par l'insensée vacuité de cet aphorisme. Mais, rassérénons-nous, au cimetière monumentale de Milan, de San Miniato à Florence ou au Camposanto di Staglieno de Gênes, s'ils nous contraignent, ces morts, c'est au plaisir, celui des esthètes raffinés que nous sommes.

(1) « Funéraires », aux éditions du Chêne



LE LION DE FLANDRE

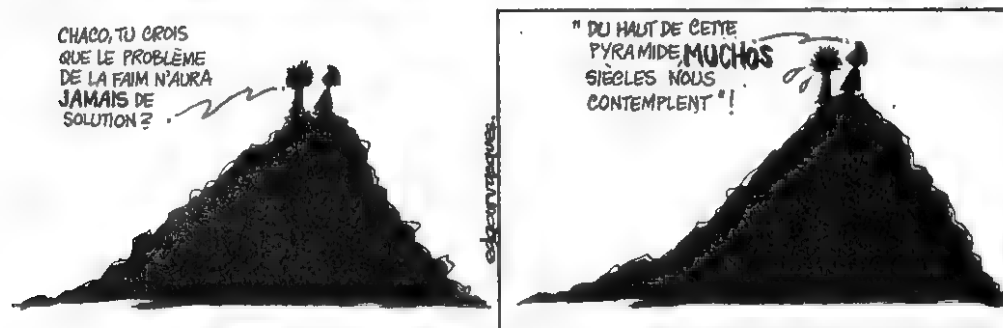
Voici deux décennies mourait un de mes oncles, célibataire qui dans sa longue course aux héritages avait fini par s'essouffler. Son temps, il l'avait passé à draguer la boue d'un ruisseau qui traversait sa propriété et avait irrigué jadis les marais où, six siècles auparavant, drainée, la fleur suffisante de la chevalerie française était venue s'enliser pour mourir éventrée par les « goedendach » (1) des communiers flamands (2). Il nous arrivait quelquefois d'exhumer des boulets louisquatorziens rongés à l'extrême dont, devant ses amis, il jurait, me prenant à témoin, qu'il s'agissait bel et bien d'authentiques têtes de goedendach... Nullement convaincu, et pour cause, j'opinai, néanmoins, et à chacun de ses « numéros », chaleureusement. Pour le reste, toujours tourné résolument vers le passé, il pianotait de l'épINETTE, moyennement.

Les grandes orgues de ce passé épique, ce sont les quelque trois cents pages d'un livre qui fit les délices de mon enfance : « Le Lion de Flandre » d'Henri Conscience (1812-1883). Introuvable, sauf dans des secrets et flamands greniers, il vient pour notre bonheur d'être réédité par les éditions Copernic. Dans le détail et par le menu, vous saurez tout sur le titanique affrontement des « Lehiarts » et des « Klauwaerts » (3), si vous courez acheter ce livre. Régionalistes invétérés ! Les longues soirées d'hiver approchent, vous ne regretterez pas cet achat.

J.-M. de Busscher

(1) Le « goedendach » est une sorte de masse d'arme et elle vous dit « bonjour »
(2) Il s'agit de la bataille des Eperons d'or (11 juillet 1302)
(3) Les « Lehiarts » étant le parti du roi de France (les lys) et les « Klauwaerts » étant le parti flamand (les griffes du lion)





Le pied-bot reçut la livraison de cacao sans attendre davantage sa patronne. Les sacs s'empilaient sur le quai : Salvador, Santa Fé, San Antonio. Elle n'avait encore jamais raté un arrivage. Et, de toute façon, elle était seule à avoir la signature.

Les Gamlin s'étaient connus à Voiron. Lui, apprenti chocolatier, elle, « en salle », au salon de thé. C'était chez Bonnat. Sept ans plus tard, ils avaient leur propre affaire ; lui, à la production, elle, à la caisse. Torréfaction, broyage, extraction du beurre de cacao. Phobie des odeurs pour ne pas imprégner la pâte : interdiction de fumer, de manger des oranges ou de se parfumer. Enrobage, conchage. Les mains trempées dans des bains de chocolat amer dix heures par jour à trente-six degrés.

Il devint spécialiste en moulages. Le soir, on passait devant le magasin pour admirer la vitrine - un sapin grandeur nature pour Noël, un œuf géant pour Pâques, des raquettes de tennis pour un championnat, le Palais de Justice et sa guillotine, les mollets d'une femme-à-jarrettière.

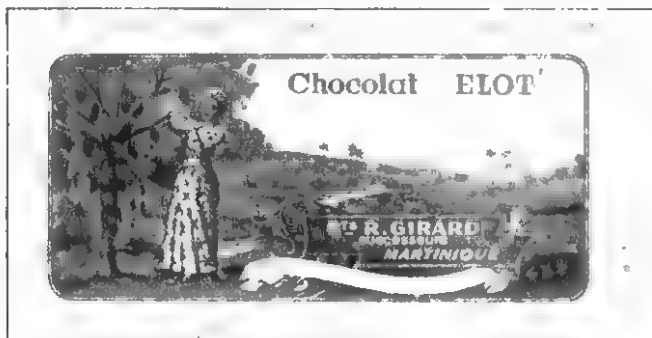
On lui demanda de faire une Vénus de Milo pour les Informa-

admirative, jamais ils n'avaient vu une œuvre aussi parfaite. Le pied-bot trouvait que la Vénus ressemblait à Mme Gamlin. Il la chercha des yeux mais ne la trouva pas. Il pensait la voir le lendemain au quai de la gare pour l'arrivage du cacao. « C'est bien la première fois qu'elle rate un arrivage », se dit-il, sortant

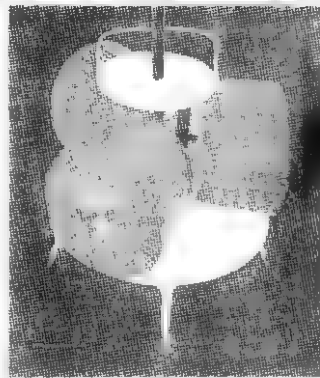
Salon Belusa - 86, rue du Cherche-Midi, 75006 Paris. Chocolat en tasse de porcelaine fine, gâteau au chocolat avec coulis de framboise

La Sorbettière : 27, rue, Saint-Sulpice, 75006 Paris
12, rue Gustave-Courbet, 75016 Paris.
24, rue Aubry-le-Boucher, pour le meilleur sorbet au cacao amer de Paris

Tre Scalini : Piazza Navona, Rome Délicieuse spécialité glacée : il « tartufo » au chocolat.



LE TOUR DU MONDE DES PETTTES CHOSES SUCREES



Broyeuse de chocolat (Marcel Duchamp)

tions régionales. Il sculpta cinquante-huit jours sans pouvoir la terminer. Il avait du mal à faire un corps de femme. Madame Gamlin venait le voir souvent. Trop souvent peut-être, elle lui demandait s'il pensait pouvoir terminer à temps.

Gamlin était à bout de nerfs. Il ne supportait plus la tension autour de lui. Le jour venu, il avait le visage défait et les mains tremblantes. L'équipe télé était

de sa poche un « Suchard » noisettes.

Vivian Ostrovsky

Où trouver aujourd'hui le chocolat d'autrefois

Bonnat : maître chocolatier, magasin et salon de thé, 38504 Voiron, Chartreuse. Tél. : 05 28.09

Bernachon : 68, rue Paul-Bert, Lyon 3^e

42, cours Franklin-Roosevelt, 69006 Lyon. Tél. 24 37 98

Palomas : 2, rue Colonel Chambonnet, Lyon Tél. 37 74 60

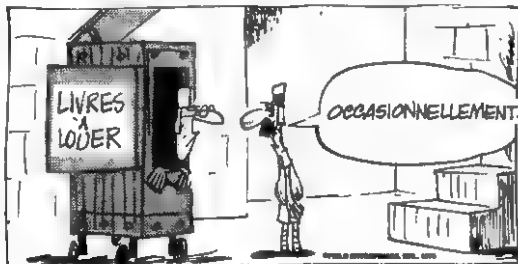
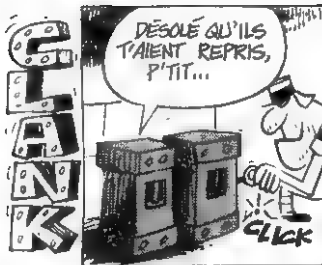
Demel. Kohlmarkt 14, Vienne 1-1010, Autriche Gâteaux et pâtisseries tous formats
Krön Chocolatier : 764 Madison Ave, New York, NY 10028 Pour les raquettes de tennis et les mollets en choco

Wittamer : 12-13, place du Grand-Sablon, Bruxelles

La Glace : Skoubogade 3, Copenhague, Danemark

Pour les écoles : Chocolat du Père-Louis Dans les bons magasins de diététique.

Pour les chocolamateurs, deux films : « Madeleine » de Claire Simon, « Kakao and Co » de Brigitte Catillon.





Veyron

LES PETITS MIQUETS FONT LES GRANDES OREILLES

Depuis 1975, dans un petit pavillon plein de verdure, au milieu d'un calme quartier de petits vieux peignards, à Issy-les-Moulineaux, un groupe de jeunes gens non moins peignards travaille. Ils dessinent. Pas seulement de la BD, mais de tout : dessins, illustrations, pubs, calendriers, affiches, couvertures, etc. Ils s'appellent

IMAGINON

Ils sont, si j'ai bien pigé, quatre à l'heure actuelle. L'un, Patrice Jossot, s'occupe plus de la pub, des clients, des tâches les moins créatrices. Un autre est devenu un des jeunes qui montent de la

BD, Martin Veyron, dont le *Bernard Lhermite*, dans l'*Echo*, a été l'objet d'un bien bel album (Fromage Ed.). Une autre, Caroline Dillard, a fait de la BD, du dessin pour enfants et de la pub. Quand je suis arrivé, elle crayonnait des légumes. Le dernier, Jean-Claude Denis, a publié coup sur coup un livre pour enfants chez Casterman, *Oncle Ernest et les ravis* (texte Veyron), et un album de BD chez Futuropolis, *Cours tout nu*. Il fait une série étrange avec des animaux dans *Pilote* et vient de débiter dans *A suivre*. Je suis allé les voir au milieu des plantes grimpantes et des arbres en friche (ou le contraire). Leur groupe est informel, pas de statut légal, rien. Ils en parlent avec prudence et une nuance de fierté, ce qui est la moindre des choses puisque ça marche.

— Qui ? Que ? Quoi ? Pourquoi ? Comment ? Où ? Quand ? Et encore ?

Martin Veyron : On a monté le groupe dont on rêvait à la sortie des Arts Déco. Ça s'est fait grâce à Patrice qui avait loué une baraque, juste à côté d'ici. Au bout d'un an, on a trouvé cette maison et Caroline nous a rejoints. On faisait de la pub, on avait chacun quelques clients, chacun avait sa conception... Au bout de deux ans, chacun a fait son petit chemin, moi dans l'illustration, les couvertures, les dessins de presse pour des petites revues — on néglige souvent les petites revues, où tu peux faire du bon boulot, sans directeur artistique qui t'emmerde, et tu te penches sur des domaines qui ne sont pas les tiens (*Usine Nouvelle*, l'*Ecole des Parents*, les revues d'éducation, de consommateurs, etc., y en a des tas).

— Pourquoi vous êtes-vous associés ?

M. Veyron : Pour moi, c'était pour faire des choses plus fortes, plus t'as d'idées mieux c'est, tu arrives à une créativité plus forte. Ça marcherait si la pub n'était pas faite comme elle est, si les agences suivaient. L'exemple c'était le Push Pin Studio, mais ce n'est pas possible, à moins d'être plus âgés, plus costauds, personnellement pas dans le boulot.

— Collectivement, qu'est-ce que vous faites ?

Jean-Claude Denis : On rigole...

M. Veyron : De la musique (Avant l'interview, ils m'ont fait un concert dans leur cave, et ils se démerdent pas mal pour des petits jeunes de banlieue). Non, collectivement, on ne fait plus rien maintenant.

— Pratiquement, ça se passe comment ?

M. Veyron : On loue ensemble une maison agréable avec un jardin, on a moins de loyer, d'électricité, de téléphone, certaines fournitures. Et en même temps, on est les graphistes les plus cool de Paris, on n'a jamais à courir, on est à cinq minutes de Paris, on vit vachement bien, on fait de la musique à l'heure du café.

— Vous vous sentez responsables du travail des autres ?

M. Veyron : Non, on a tellement des voies différentes que, quand on parle de boulot, c'est un peu comme si on était extérieurs à tout ça... On parle d'autre chose, on n'a pas de rapports de boulot, mais des rapports de potes qui se voient tous les jours. On ne bosse jamais chez nous, on vit à Paris, pas loin d'ici.

— Individuellement, vous faites quoi ?

M. Veyron (intarissable) : Originellement, le groupe comprenait Jossot, Dillard, Denis, Guinard (un photographe qui nous a quittés), Veyron. Jossot continue ce que nous on a arrêté, se taper les problèmes des clients, des fournisseurs, pour une création qui n'était pas suffisante par rapport à ce qu'on voulait faire. Puis on a commencé à faire de la BD il y a 2 ans, Caroline a passé une histoire dans l'*Echo*, Jean-Claude dans *Pilote* et *A suivre*, moi je suis à l'*Echo* depuis 2 ans, et je ne cherche pas autre chose, ça me permet de vivre.

Caroline Dillard : Je fais de la BD pour enfants en ce moment. Mais je ne les ai pas encore vendus...

J.-C. Denis : Si j'avais la possibilité de faire plus de BD, je ne ferais rien d'autre, c'est nettement plus agréable. Je fais surtout des couvertures de bouquins, mais je ne cherche pas de clients, je travaille pour ceux que j'avais avant. A *Pilote*, on m'a fait comprendre que c'était terminé, alors je vais peut-être revenir à l'illustration en attendant. J'aimerais bien qu'on retravaille ensemble, comme pour le bouquin avec Martin. Y a un truc qui me manque beaucoup dans la BD, c'est la couleur, je n'ai pas souvent l'occasion de l'employer, j'adore ça. Dans le bouquin pour enfants, on a plus de facilités.

— Qu'est-ce qui vous lie en fait ?

M. Veyron : On est une communauté d'individualistes. Il n'y a plus de raison objective qu'on se sépare maintenant... On ne perd pas le goût de faire des choses



Denis

ensemble, mais c'est très difficile. On a des idées, mais ne dévoile pas nos batteries.

- Vous êtes aussi plus affirmés qu'il y a deux ans, il y a les livres que vous avez faits...

M. Veyron : Je ne crois pas que ça nous ait tellement changés dans nos rapports...

C. Dillard : Ça n'a jamais l'occasion de se manifester...

J.-C. Denis : A trois ce ne serait pas facile...

M. Veyron : On a horreur des rapports de force, on les évite. On n'a en commun que la quotidienneté, mais c'est vachement important, le fait d'être joués de se retrouver tous les matins. Dans le travail, c'est la face cachée de l'iceberg, mais c'est l'équilibre. On fait des envieux, parce que notre équilibre fait qu'on arrive à une qualité de boulot plus dégagée que si on était des artistes solitaires dans leur coin avec une vieille névrose. On donne des idées aux petits jeunes qui débudent.

- Comment fonctionnez-vous, l'organisation du boulot, le fric, vous avez chacun votre affaire ?

M. Veyron : Oui.

J.-C. Denis : Les problèmes de partage ne se posent plus maintenant, parce qu'on a tous de quoi survivre, alors qu'à une époque y avait des mauvaises passes, certains ont payé pour d'autres...

- Pourquoi on ne te voit plus dans les journaux de BD, Caroline ?

- Artefact ne recule devant rien : le premier album français d'Evert Geradts, un des meilleurs dessinateurs hollandais de Hollande, Réves de grandeur, avec François Feuille et Susie. Une pure merveille. Encore !

- Les deux plus beaux albums de l'année peut-être, en même temps, chez Audie : Wilbur de Lucques, la bande qui a fait trembler Olive Hood, et Le messie est revenu, premier (et très attendu) album de Goossens, encore meilleur qu'en journal.

- Au Fromage, Trouilles noires de Ralph Reese, qui fit ma joie dans ma jeunesse, puis celle du « Lampoon ». Pétilon, lui, a refait en entier son premier album de Jack Palmer, Gourous, Derviches & Co. Il a simplifié, mais il a aussi enlevé des gags secondaires à la Elder, ce con, juste ce que je préférais.

- Chez Dargaud, l'Homme de Harlem, un bien beau Crépax musical, et l'Homme des neiges de Milo Manara, avec du bon et du moins bon.

- Aux Humanos, super-album de Moebius, Major Fatal avec le cycle de Gruber. Quelle aisance (ne jamais dire ça de Foss). Marseille, de Crispin, un de ces jeunes qui montent, mais pas à Paris, dans leur coin. Un charme fou malgré les maladresses, en particulier beaucoup d'ellipses dans le scénario, mais ça va s'améliorer. Buzzelli, lui, a rebaptisé Aunoo ses « Labyrinthes », un grand vertige mené de façon hâletante. Enfin, Nicollet publie un chef-d'œuvre sous un titre semblable à un autre de Giffey et un autre de Calvo, Ténébreuses Affaires. Bien réalisé Dionnet, t'as bien travaillé, tu peux partir en vacances.

- Vous avez laissé crever Antirouille, ne laissez pas crever le Fou parle. C'est une de mes revues préférées et j'ai un goût sûr. Le dernier a du Reiser en couverture, pouvez pas confondre ça avec le Chasseur français.

C. Dillard : Ben, pour l'Echo, j'en avais fait une autre, mais elle a été refusée. Je n'en ai plus eu envie. Je suis assez flemmarde, j'ai moins de mal à faire des trucs qu'à aller voir les gens. Et puis, même si j'en fais ponctuellement, je n'ai pas l'intention de me spécialiser dans la BD. J'aime bien faire de tout. J'ai fait un projet de série de bouquins pour gosses pour Casterman, ça a l'air de marcher. Pour l'instant ça va...

- Toi Martin, ton personnage, tu voudrais le faire pendant combien de temps ?

M. Veyron : Pendant longtemps, je crois que je tiens un personnage riche. Je suis un mec casanier, j'aime bien les choses qui marchent, je suis sûr que tout le monde est content, c'est un phénomène de mode que de réclamer du nouveau... Si je répétais toujours les mêmes histoires et que ça devienne chiant, je crois que je serais le premier à m'en apercevoir. A partir d'une structure souple, tu peux arriver à varier jusqu'aux techniques de ton récit. Le personnage peut même changer de forme au fil des années. Avant, il fallait que je lui trouve des aventures, maintenant, c'est lui qui me les inspire.

- Jean-Claude, pourquoi ce choix d'une BD animalière, ce qui s'était perdu depuis quelques années ?

J.-C. Denis : C'est une facilité, tu crées un personnage qui existe déjà. Tu dessines une fourmi, tu sais qu'elle va avoir un caractère précis, économe, acariâtre, c'est très classique. Avant même de raconter ton histoire, les personnages sont tellement précis qu'ils vont la raconter eux-mêmes. Et puis j'ai une sympathie pour les animaux, j'aime bien les dessiner...

- Comment voyez-vous l'avenir du groupe, il va grandir ou rester comme il est ?

M. Veyron : Il va sûrement faire d'autres activités. Avec d'autres gens peut-être, on ne sait pas...

J.-C. Denis : Vu de l'extérieur, on est un groupe vachement cohérent, et c'est un peu dur de rentrer parmi des gens qui se connaissent, on est un peu ressentis comme un clan. Mais ça nous ferait plaisir de voir des gens travailler avec nous, même à l'extérieur d'ici...

M. Veyron : On est les gens les plus ouverts de la BD...



Dillard

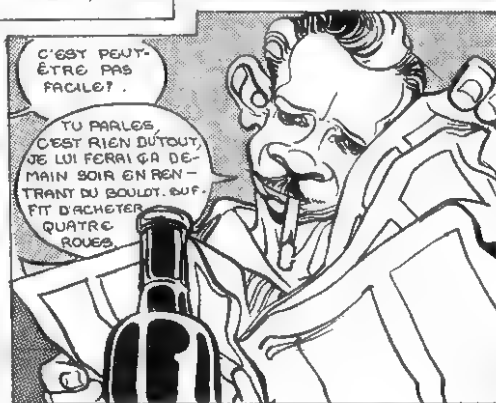
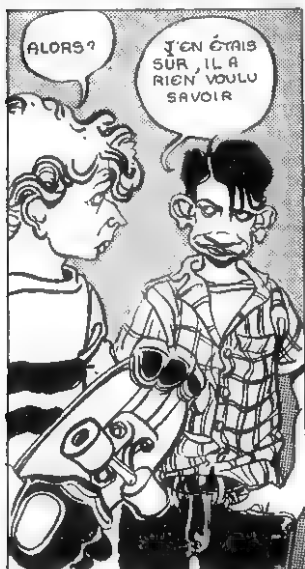


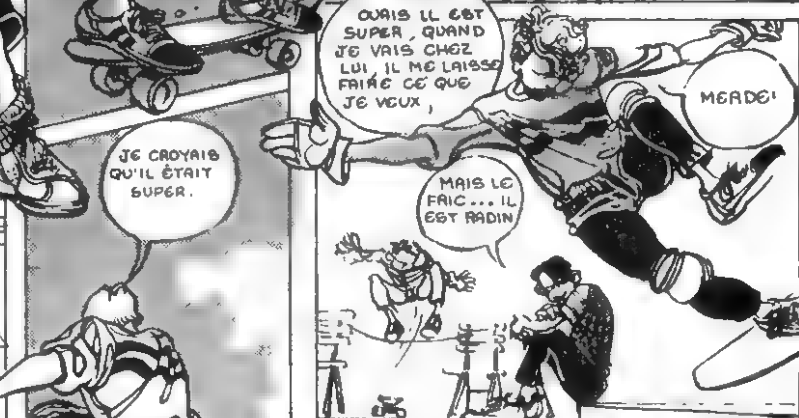
(Propos recueillis par Théophraste Epistolier)

DOSSIER GOUDARD

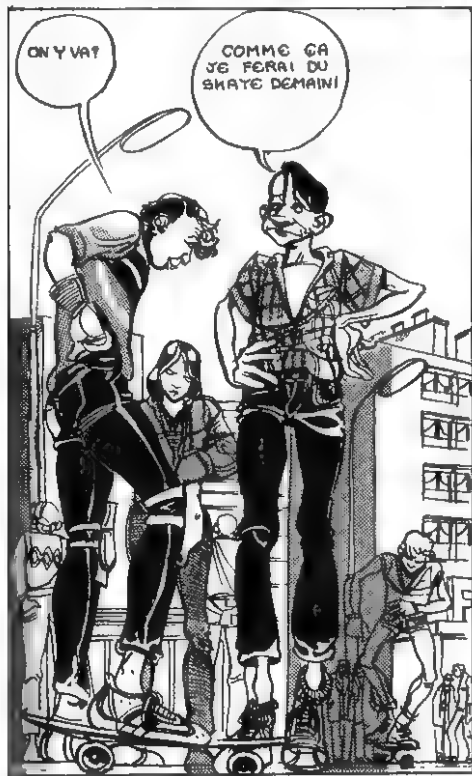
TEXTE
- BERROYER -
DESSIN
- GIBRAT -

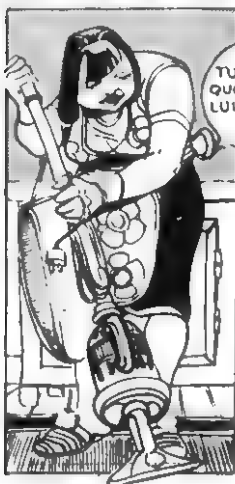


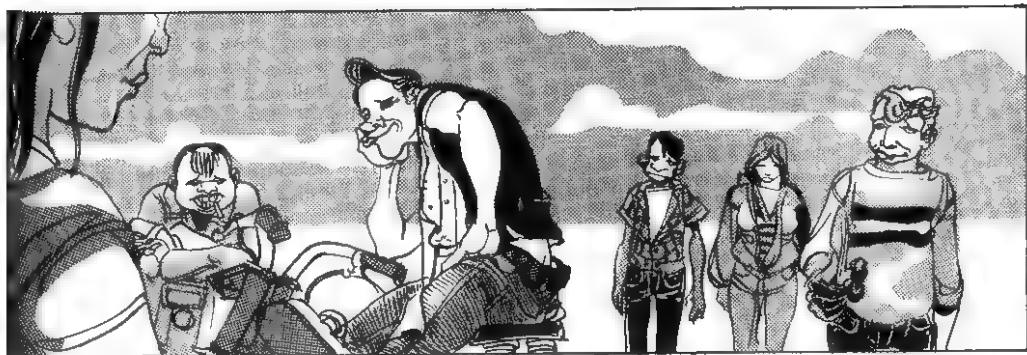






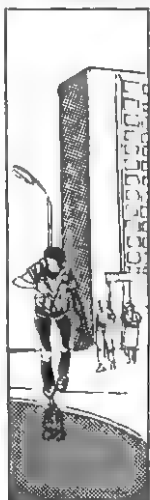
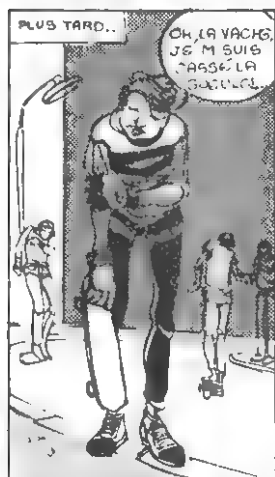


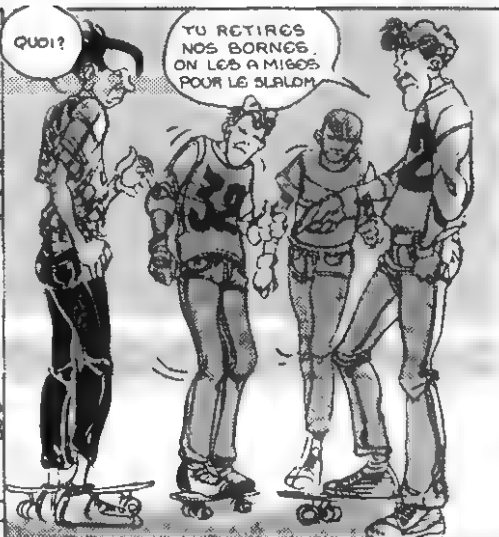
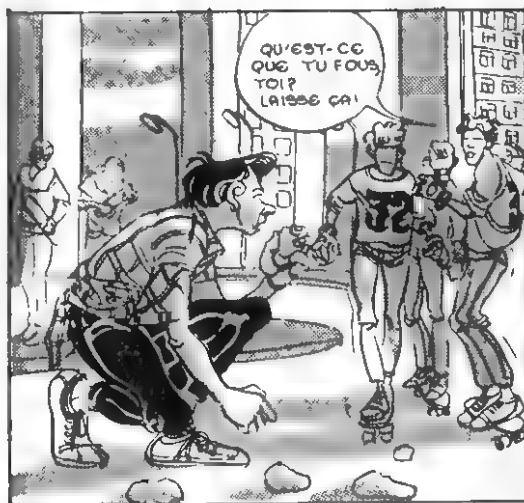




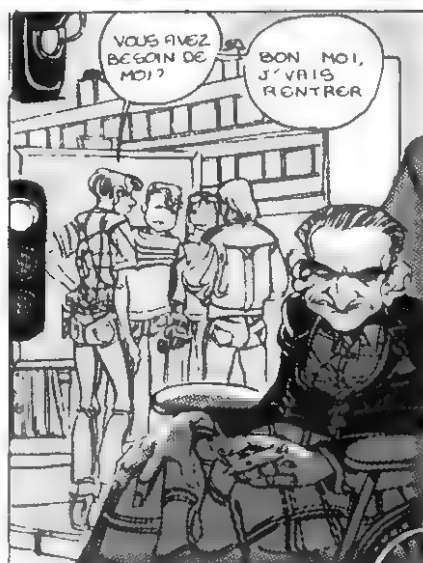


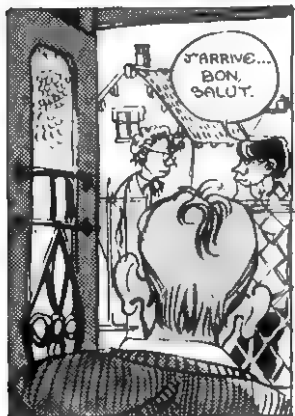
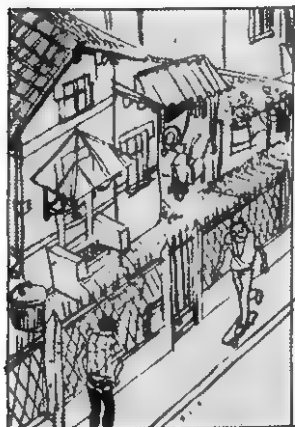


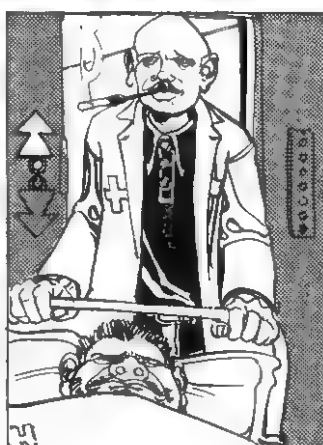
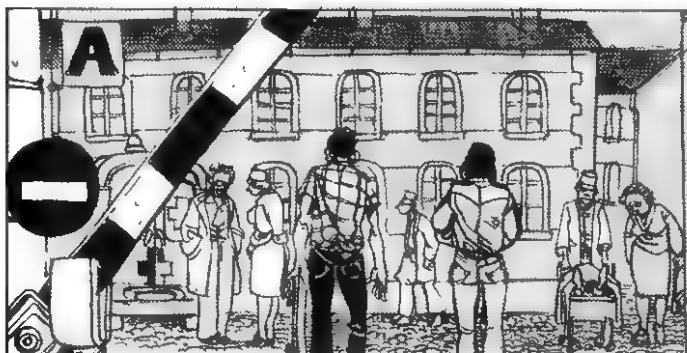
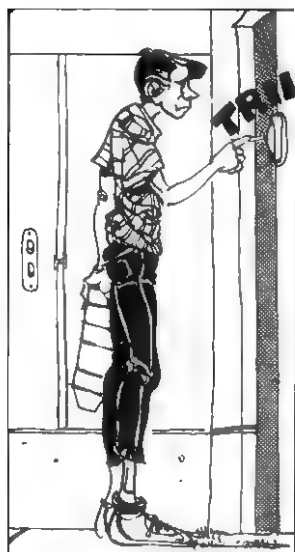


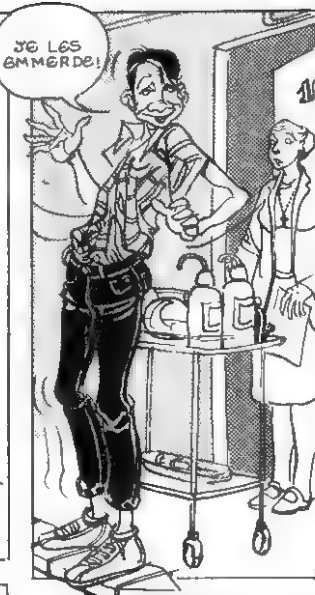
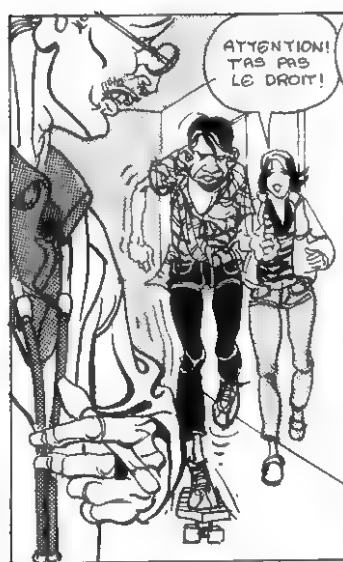


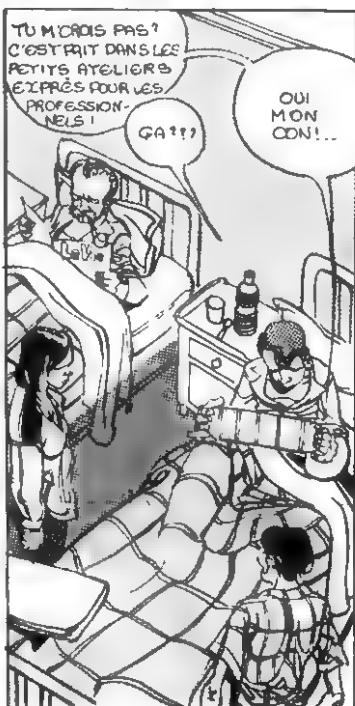


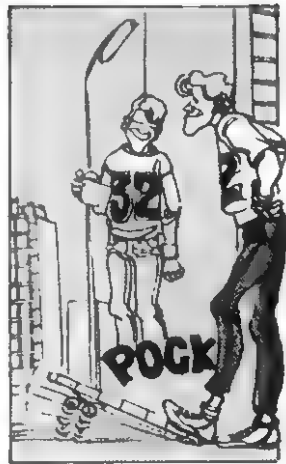
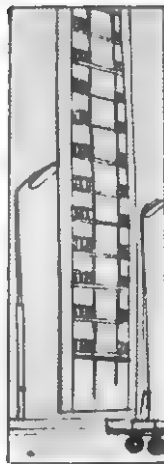


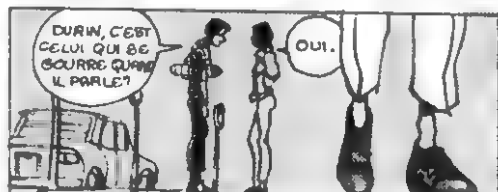
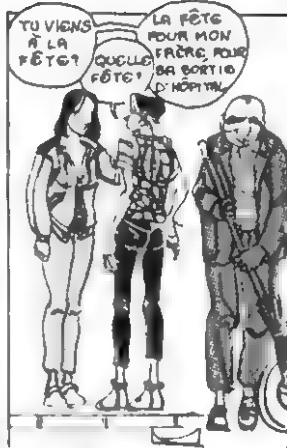


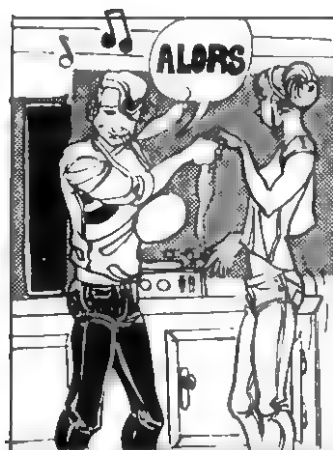




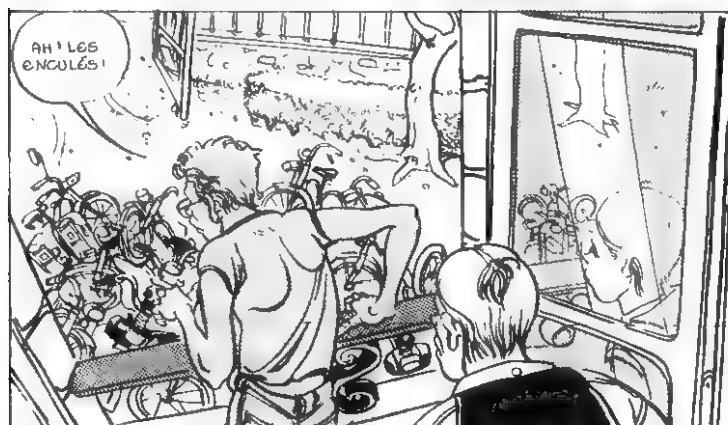
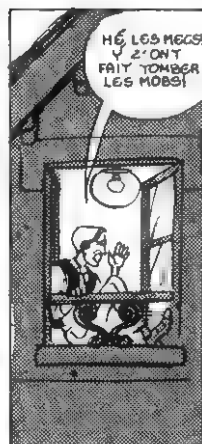


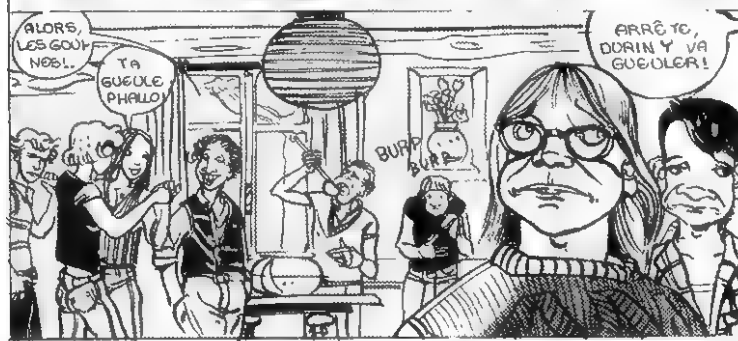


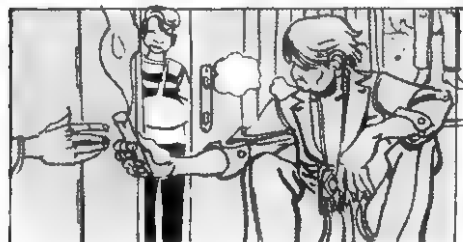
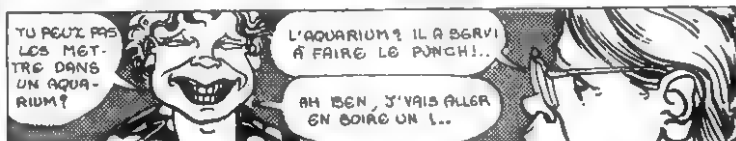














JE NE SAIS PAS SI C'EST LE PRINTEMPS
MAIS IL Y A COMME UNE VAGUE DE
LASSITUDE ET DE DÉSUILLUSION
GÉNÉRALE...



T'AS QU'À VOIR PEDRO ET PILAR... QUOI? T'ES PAS
AU COURANT? MAIS TOUT LE MONDE EN PARLE...



QUAND JE PENSE COMME ILS ÉTAIENT
BEAUX!... J'AURAIS JAMAIS PENSÉ ÇA D'EUX...



ILS AVAIENT L'AIR TELLEMENT PAREILS,
TELEMENT BIEN ENSEMBLE, TELLEMENT
SOUDÉS...



BOSSANT, LUTTANT DANS LES PIRES CONDITIONS
... ILS SURMONTAIENT N'IMPORTE QUOI !



PENSER QU'ILS ONT TRAVERSÉ TOUTES
CES ANNÉES... LES PIRES... ÇA DEVAIT
BIEN FAIRE QUINZE ANS DÉJÀ...



... TU TE RENDS COMPTE, MAINTENANT QUE
TOUT PARAÎT ENFIN PLUS FACILE...

ILS SE SONT SÉPARÉS,
EUX AUSSI?



MAIS NON, MA VIEILLE, ILS ONT QUITTÉ
LE PARTI ET SE SONT BARRÉS À LA
CAMPAGNE POUR PLANTER DES
ARTICHAUTS.



NURIA POMPEIA



Professeur Choron,
que pensez-vous de ceux qui
n'achètent pas HARA KIRI
en 1979 tout en sachant qu'ils
avaient tort de ne pas
l'acheter en 1969 ?

Qu'ils
crèvent !



MERDE!